
Note de délibération : 12 / 20

Note de correction : 12 / 20

Critère	Corr. 1	Corr. 2	Points
Composition sur une question de la société contemporaine (Ép...	12	12	/ 20

Correction 1 :

Appréciation : Un candidat sur la bonne voie quoique le plan et la thèse soient encore hésitants, à la relecture, confirmation du caractère un peu brouillon de l'argumentation, il y a peu de raisonnement très ordonné, il faut se montrer plus structuré dans la conduite de la pensée. Exemples et illustrations corrects, certains méritent des développements.

Correction 2 :

Appréciation : Sur la base d'une introduction marquant bien la dualité entre les contraintes liées au travail et les possibilités d'émancipation, le candidat formule une problématique efficace autour de la menace de perte de cohésion sociale. Le plan annoncé est simple et bien suivi. Les citations sont appropriées et variées. L'ensemble est correctement articulé, surtout la 2e partie. La conclusion est rapide et peu approfondie. Le devoir aurait gagné à donner une définition du travail et à interroger les causes des faits relatés : pourquoi les jeunes particulièrement ont tendance à ne pas trouver de sens au travail ? L'abus du style indirect et la personnification du travail rendent la lecture peu fluide et empêchent l'analyse des causes des faits décrits.

Harmonisation :

Appréciation :

CONSIGNES

- Remplir soigneusement, sur CHAQUE feuille officielle, la zone d'identification en MAJUSCULES.
- Ne pas signer la composition et ne pas y apporter de signe distinctif pouvant indiquer sa provenance.
- Numéroté chaque PAGE (cadre en bas à droite de la page) et placer les feuilles dans le bon sens et dans l'ordre.
- Rédiger avec un stylo à encre foncée (bleue ou noire) et ne pas utiliser de stylo plume à encre claire.
- N'effectuer aucun collage ou découpage de sujets ou de feuille officielle. Ne joindre aucun brouillon.

Le rapport au travail dans les sociétés contemporaines à partir d'une citation d'Albert Camus

Dans La cigale et le fourmi, Jean de la Fontaine expose deux messages. D'une part, la fourmi se caractérise par son pényance et son âme travailleuse. D'autre part, la cigale qui préfère partir avec plaisir de la paresse. Alors que la première a constitué des réserves pour l'hiver, la seconde se retrouve totalement dépourvue, son rejet du travail se montrant alors préjudiciable. Cela émerge dès lors le travail comme moyen d'assurer sa mise individuelle, en dépit des contraintes que celui-ci représente.

Dans ce cadre, il y a donc une attente par le sacrifice de soi qui incorpore à tout travail, de parvenir à ses besoins personnels. De manière plus large, l'activité de production et de création qu'est le travail s'inscrit alors comme une nécessité individuelle et collective permettant à chacun d'en retirer un avantage. Cette attente à l'égard du travail génère alors une double injonction. Celui-ci doit ainsi se montrer à la fois utile et porteur de réponses des individus et de la société. En cela, il vait alors pleinement perçu comme objectif et positif, et encourageant son rejet. Le travail doit donc, dans la société contemporaine nécessairement être perçue de sens.

Le sens associé au travail permet alors d'assurer la cohésion sociale.

D'une part, le travail remplit de fait une fonction sociale. Sa utilité repose alors sur sa capacité à unir les individus pour fonder une société cohésive. Il satisfait ainsi

l'espérance collective de vivre ensemble.

D'une autre part, le travail est un facteur de promotion des aspirations individuelles. De fait, celui-ci permet, au sein de la société, de favoriser l'émancipation des individus et leur permettre de s'accomplir pleinement. Sa utilité est alors corroborée par sa possibilité de répondre à l'espoir et la volonté propres à chacun.

Le travail doit en conséquence, et pour maintenir le lien social, se montrer utile et porteur des espérances individuelles et collectives dans la société, et donc avoir du sens.

Or, le travail peine désormais à satisfaire ce double impératif. Alors qu'il demeure une norme sociale centrale dans nos sociétés, sa perte de sens contribue à diluer le lien social et plonge la société et en sachant les individus. Il existe donc un paradoxe entre une obligation sociale au travail et la réalité du monde du travail.

Il est donc nécessaire de dépasser certains aspects punitifs portés par le travail. Afin de recréer du lien social et du sens à celui-ci, il apparaît essentiel de le réhabiliter dans une acception plus égalitaire, protectrice, utilitaire et accessible.

Par conséquent, et en regard à sa matérialité essentielle dans le rapport hiérarchique au travail, la perte de sens dans le travail peut-elle nuire à la cohésion sociale ?

Le travail est utile à la société pour participer à l'accomplissement des espérances collectives et individuelles, l'engendre comme facteur de cohésion sociale (I).

La faiblesse du travail à désormais porter la double injonction d'utilité et d'espoir menace la cohésion sociale et enjoint à remettre du sens dans le travail (II).

*

*

*

Le travail contribue à former la société et permet aux Hommes de vivre ensemble (A)

Avant l'avènement de la société, le travail apparaît non nécessaire aux Hommes. De fait c'est un rapport d'indifférence et d'inutilité qui existe.

Les traditions grecques, romaines et chrétiennes, qui forment le socle des sociétés occidentales, présentent l'Homme à l'état de nature comme dépourvu du besoin de travailler.

D'une part, le mythe de l'âge d'or dans la mythologie grecque et romaine présente l'Homme relié à la nature ce qui lui permet de s'obtenir de travailler. Hésiode dans Les Travaux et les Jours met en avant une vie paisible et idyllique.

La nature se donne alors au service de l'Homme, comme le personnifie Vulcain dans L'Énéide à travers la fonte de métaux qui se résine d'elle-même, ou bien Uranos l'Ancien dans son tableau Le mythe de l'âge d'or où les fruits parviennent directement aux Hommes.

D'autre part, la Genèse décrit la Chute. Adam et Ève, les premiers Hommes, se trouvent ainsi chassés du jardin d'Éden. Sur Terre, ils se retrouvent dès lors obligés de travailler pour survivre, devant en subir la conséquence sociale.

Dès lors, la fin de l'état de nature et l'entrée dans la société marquent l'avènement du travail comme norme sociale. Cela forge un nouveau rapport à celui-ci, qui devient alors nécessaire et utile.

L'utilité du travail réside alors dans la possibilité de fonder l'interdépendance et la cohésion sociale.

La vie en société rend nécessaire le travail. Il permet de fonder des liens entre les individus. Rousseau dans L'Émile déclare ainsi que le travail est un dû de chaque individu envers la société. L'appartenance à la

communauté ne fait pas le travail, qui permet à chaque individu de contribuer au bien commun. Ainsi, refuser le travail est un facteur d'exclusion, l'individu refusant de se soumettre à ce devoir étant sous le poids des droits acquis, comme le conduit Saint Paul dans sa Deuxième épître aux Thésaloniciens : « celui qui ne travaille pas, qu'il ne mange pas non plus ! ». Le travail est donc utile pour former et maintenir l'appartenance à la communauté nationale.

Dans la société contemporaine, le travail demeure donc une norme indispensable pour le vivre ensemble. Le travail permet d'abord, et initialement, de rassembler les hommes dans de mêmes espaces afin de faire communauté. C'est ce que décrit Jacques Le Goff dans La ville au Moyen-âge à travers la variation des activités marchandes dans les villes. Ensuite, et dans le cadre d'une montée de l'individualisme, le travail garantit le maintien de la cohésion sociale. Il fait ainsi partie pour Durkheim dans La division du travail social d'une solidarité organique résultant de l'interdépendance entre les individus. Dans ce cadre, la société entretient un rapport au travail qui l'érige en norme pour la société, celui-ci étant pour Dominique Schroyer dans Contre la fin du travail un réel à sa organisation.

Le travail permet donc de répondre aux exigences collectives en garantissant la visibilité du pacte social et l'organisation cohésive de la société.

Par conséquent, le travail permet pour la société le vivre ensemble. La fonction sociale en fait ainsi un socle de la société.

*

Dans les sociétés contemporaines, le travail constitue en soi-même un facteur d'espérance individuelle, qui doit permettre de favoriser l'émancipation personnelle' (B)

Le travail conduit à l'émancipation de chacun, autorisant les individus à se déterminer librement dans la société.

Le travail est un facteur de liberté en offrant aux personnes la possibilité d'exploiter leurs atouts individuels. L'utilité du travail réside alors dans sa capacité à transformer et améliorer les habiletés de chacun. D'une part, et à titre d'exemple, le travail peut être créatif. Dans le cas de l'artiste, par exemple, le travail permet le travail mené par l'artiste, permettant de noblesse et d'émancipation véritable et l'expression de sa créativité. D'autre part, améliorer les conditions associées au travail permet d'obtenir une autonomie et liberté individuelles. La dialectique du maître et de l'esclave décrite par Hegel dans La Phénoménologie de l'esprit montre l'asservissement pris par le serviteur qui a agi dans son travail à différer ses propres besoins, à l'inverse de son maître qui lui est dépendant. Dès lors, il existe donc dans la société une attente à ce que le travail soit utile à l'individu par la liberté qu'il obtient.

Le travail permet également de poursuivre la volonté de progrès social de l'individu. Le passage à la démocratie américaine par Tocqueville dans La Démocratie en Amérique la mobilité sociale de l'individu, là où elle était impossible sous l'ancien régime. Dès lors, le travail constitue un facteur important de promotion sociale de l'individu.

NE RIEN ECRIRE DANS CE CADRE

Dans Chaque d'école, David Pennac démit ainsi le travail scolaire de l'effort comme un moyen de rébloquer une mission sociale, l'école formant de fait des transfuges qui pourront puiser, par leur travail, des emplois socialement plus valorisés. Cela fait écho à la vision réintentionnelle prônée par la société, le travail étant la condition au progrès social.

En conséquence, le travail est perçue d'un espoir d'émancipation individuel.

Les opérations individuelles dans la société participent alors d'un rapport autocratique rejetant l'obédience et cherchant du sens.

La contrainte sociale au travail peut être utile à l'individu. C'est ce que démontre Kant dans Réflexions sur l'éducation, où le travail scolaire est une obligation pureté de discipline les jeunes citoyens. De plus, dans Le travail et le pain, Foucault voit dans la contrainte imposée par le travail scolaire un moyen de réintégrer à la norme sociale et à la société le prisonnier.

Néanmoins, le rejet de certaines contraintes peut se justifier. Le travail peut ainsi être perçue d'effets négatifs. Le tableau Des glorieuses de Millet illustre par exemple la contrainte sur le corps que fait peser le travail. De plus, dans sa poésie Melancholia, Victor Hugo déplore le travail imposé aux enfants. De fait, la société contemporaine rejette désormais un travail inutilement consommé et stérile. Elle cherche de nouveaux des conditions de travail plus saines et un cadre de travail plus propice à l'expression individuelle de chacun.

Le travail ne doit plus être une contrainte, et doit surtout être désormais porteur de sens. Cette opération est alors particulièrement présente chez les jeunes générations,

Comme le montre l'étude de l'Institut Montaigne, Une
jeunesse plurielle. Le sens porté au travail est alors vecteur
d'une plus grande efficacité pour le travailleur, qui perçoit
l'utilité de son rôle et de sa mission pour et dans la
société.

L'espérance d'un travail plus utile et aisé est donc
essentielle dans le regard de la société à l'égard de celui-ci. C'est
ainsi un facteur de stabilité et d'unité sociale.

Pour conséquent, le travail se doit dans la société
d'être porteur de sens pour le bien collectif et individuel.
En tant que norme fondamentale, le travail doit servir la
satisfaction et l'épanouissement de chacun et de tous pour devenir
un facteur d'organisation de la société et favoriser la cohésion
sociale.

Néanmoins, plusieurs éléments vont en sens de diviser
le travail. La insécurité et l'absence d'utilité et les épanouissements
dans la société menent alors la cohésion sociale.

* *

Le travail est aujourd'hui mis en difficulté pour répondre pleinement
au sens recherché par les individus, la faillite de son rôle
menaçant le bien social (II/A)

Le travail peut participer à diviser et fracturer la société.
La précarité de planification du monde du travail
contribue à diviser les membres de la société. Le travail devient
alors dual, entre ceux qui continuent à trouver du sens dans
leur travail, et ceux qui doivent se résoudre à pourvoir
un emploi difficile et ne répondant pas à leurs aspirations
personnelles. Cette planification est donc avant tout sociale, et la
déjà venue des jours précaires. Elle s'illustre dans une réalité
historique, comme l'illustre Veltin dans La théorie de la
classe de l'air, où les plus aisés peuvent se détourner du
travail ou bien occuper des emplois rémunérés socialement
et économiquement. Ce phénomène est alors encouragé 7. 11.

par la mondialisation, comme le démontre Goodhart dans the road to nowhere. Il existe donc une forme de détermination entre ceux pouvant en retirer une utilité et ceux ne pouvant pas.

D'autre part, le travail est plus difficilement un facteur d'ascension sociale. Dans leur étude A broken social elevator?, l'OCDE estime qu'il faut ainsi 6 générations en France à un individu du bas de la redistribution pour atteindre le revenu moyen. Cela contribue à amplifier les inégalités que ni l'aide, ni le travail ne sont en mesure de résoudre. L'espérance d'ascension sociale et de dinars rétributive ainsi perdue et spoliée sont dès lors devenus presque impossibles.

Enfin, le travail produit également une fracture territoriale. Dans Dynamique des métiers et des emplois, quel fracture territoriale?, France Stratégie met en avant la concentration des emplois en ville. Cela crée donc des inégalités territoriales fortes entre les individus, pour qui le travail n'est pas porteur de mêmes opportunités selon leur lieu de résidence.

Le travail peut donc être dévalorisé en raison de cette difficulté à répondre aux aspirations sociales des individus, perdant de sa manière utile et efficace dans la trajectoire de chacun.

Le travail et sa transformation peuvent également être sources d'exclusion et de dégradation des conditions de vie.

D'une part, l'ubérisation et la robotisation du travail le menacent directement. Ils entraînent ainsi directement pour David Foray dans Un monde sans travail à réduire les emplois disponibles. De fait, certains emplois sont menacés à disparaître dans les prochaines années. Cela peut alors conduire à deux voies. D'abord, les individus ayant perdu leur emploi pourraient être amenés à trouver plus facilement des emplois alternatifs, qui ne leur permettraient pas de satisfaire leurs aspirations individuelles. Ensuite, cela pourrait conduire à une perte d'utilité à l'égard du travail et un désengagement du monde du

CONSIGNES

- Remplir soigneusement, sur CHAQUE feuille officielle, la zone d'identification en MAJUSCULES.
- Ne pas signer la composition et ne pas y apporter de signe distinctif pouvant indiquer sa provenance.
- Numéroté chaque PAGE (cadre en bas à droite de la page) et placer les feuilles dans le bon sens et dans l'ordre.
- Rédiger avec un stylo à encre foncée (bleue ou noire) et ne pas utiliser de stylo plume à encre claire.
- N'effectuer aucun collage ou découpage de sujets ou de feuille officielle. Ne joindre aucun brouillon.

travail. Or, selon l'opinion exprimée dans La Disqualification sociale, le retrait du marché du travail conduit à mener à l'exclusion de la société. Le travail est donc perçu comme une peine s'imposant à l'individu à travers ses transformations.

D'une autre part, certains expriment et l'avis des conditions de travail difficiles. Dans un enquête L'expérience de vie aux inégalités, la DRETS met ainsi en avant de différentiels d'expérience de vie en bonne santé selon les professions. Le sens du travail est alors plus difficilement appréhensible s'il contribue en parallèle à dégrader la condition de vie des individus.

Il peut donc exister de ce fait une perte d'utilité dans un travail ne répondant plus aux expériences individuelles.

Dans ce cadre, cela correspond à l'aspect purifié décrit par Lorenz. Cela est d'autant plus fort au regard de l'obligation de travailler proclamée par l'article 5 du préambule de 1946, alors même que le rapport au travail se dégrade. C'est dès lors le paradoxe que met en lumière la réforme des retraites menée en 2013 et les fortes oppositions à sa mise en œuvre, face à un travail nécessaire mais contraignant et dépourvu de sens.

✱

Il est donc nécessaire de restructurer le travail pour donner aux individus une juste place dans la société et satisfaire leurs exigences individuelles (B)

Les individus doivent de nouveau pouvoir se déterminer librement au sein de la société.

Il conviendrait dès lors d'insister sur le rôle de l'école qui est à même de réduire les inégalités. En effet, Dubet et Duran-Bellat, dans 10 propositions pour changer l'école, présentent la réforme de l'éducation comme un moyen de réaliser plus largement l'égalité dans la société et la promotion sociale.

Il suffit dès lors réajuster d'un côté et de l'autre par le recrutement de professeurs, ce qui suppose de mener également des révolutions salariales tout en renforçant le rôle scolaire afin de donner aux élèves des conditions de travail optimales. L'Etat pourrait dans ce cadre verser une dotation pour aider les collectivités dans cette optique.

Il faut également revenir plus largement le travail pour qu'il corresponde au rapport et attentes de la société à son époque.

D'abord, le travail doit être plus rémunérateur. Cela permet aux individus d'en assurer le sens et de s'épanouir en dehors. Dans le cadre spécifique des collectivités territoriales, le rapport de l'IGA sur L'attractivité dans la fonction publique territoriale met ainsi en avant ce fait en tant que moyen d'attirer plus d'agents et de donner davantage de valeur au travail fourni. Au-delà du réajustement du point d'indice actuellement opéré, des avantages en nature comme des véhicules de fonction pourraient être prévus.

Ensuite, le travail doit être plus protecteur. Dans les collectivités, le caractère obligatoire de la formation généralisée ou la santé, la sécurité et les conditions de travail à partir de 100 agents est trop élevé. Il faudrait permettre ou mise en place dans les centres de gestion pour y affilier les petites communes.

Enfin, le travail doit être plus accessible. S'agissant des formes territoriales, les collectivités, et notamment les régions, pourraient aider les entreprises à mieux mailler le territoire.

Cela permettrait donc de favoriser la cohésion sociale

*

*

*

En conséquence, lorsque intéresse le sens porté au travail, le sens est essentiel. Aujourd'hui lui dans la société pour promouvoir les expériences collectives et individuelles, et participer de l'utilité du travail.

De fait, le travail permet alors à chacun de trouver sa place et de faire société. Or, la perte d'utilité du travail met en avant le fait qu'il puisse être inutile voire aliénant. Pour se prémunir de cet aspect négatif qui va à l'encontre de la cohésion sociale, il est donc urgent de réhabiliter le travail, au profit de tous.

Note de délibération : 12 / 20

Note de correction : 12 / 20

Critère	Corr. 1	Corr. 2	Points
Composition sur une question de la société contemporaine (Ép...	12	12	/ 20

Correction 1 :

Appréciation : ensemble assez bien mené, cependant revoir le principe de l'introduction, ne faire ressortir que les citations les plus importantes.

Correction 2 :

Appréciation : Une composition dont l'argumentation est nourrie à bon escient au service de la question posée. Les arguments dans un certain nombre de cas pourraient gagner en précision. Il y a également des fautes de syntaxe.

Harmonisation :

Appréciation :

- Remplir soigneusement, sur CHAQUE feuille officielle, la zone d'identification en MAJUSCULES.
- Ne pas signer la composition et ne pas y apporter de signe distinctif pouvant indiquer sa provenance.
- Numéroté chaque PAGE (cadre en bas à droite de la page) et placer les feuilles dans le bon sens et dans l'ordre.
- Rédiger avec un stylo à encre foncée (bleue ou noire) et ne pas utiliser de stylo plume à encre claire.
- N'effectuer aucun collage ou découpage de sujets ou de feuille officielle. Ne joindre aucun brouillon.

CONSIGNES

Dans son roman Voyage au bout de la nuit, Louis-Ferdinand Céline décrit l'embauche de son personnage principal, Bardamu, dans une société d'abrutis aux États-Unis, entreprise et métier qui il décrit comme profondément avilissants et éreintants pour les employés de la société.

Ce passage du roman fait écho à la citation de l'écrivain Albert Camus, affirmant « qu'il n'est pas de punition plus terrible que le travail inutile et sans espoir », critiquant ainsi la dégradation des conditions de travail et la perte de sens notamment liées à l'industrialisation des activités humaines.

Le travail désigne, selon D. Méda, « l'activité humaine, exigeant un effort physique ou intellectuel, orienté en faveur de la production de biens et de services ou le développement d'innovations, d'idées nouvelles ». Si le travail est le propre de l'Homme selon la tradition philosophique et non de l'animal, le travail est d'emblée associé à l'idée de pénibilité, son étymologie renvoyant au tripodium, un instrument de torture à l'époque romaine. S'il est donc par essence difficile, à l'image des travaux aux champs dépeints dans le tableau Les Glaneuses (J.F. Millet), affirmer qu'il n'y a rien de plus terrible « qu'un travail inutile et sans espoir » renvoie à l'importance et au sens conférés au travail par la société et les travailleurs.

En ce qui permet de satisfaire des besoins matériels, tel l'accès à la nourriture, le travail est par principe utile aux travailleurs et à la société, en assurant la production de biens et de services nécessaires à chacun. De plus, le travail permet de combler des besoins moraux, en éloignant l'Homme « de l'ennui et

du vice ») (Candide, de Voltaire) et en constituant un vecteur d'intégration sociale, à l'image des fêtes de village décrites dans les romans de Gustave Flaubert, en dépit de sa pénibilité pour les individus.

Affirmer qu'un « travail inutile et sans espoir » fait écho au rapport au travail dans les sociétés contemporaines questionne donc l'idée d'une perte de sens dans les modes d'exercice du travail et dans l'importance qui lui est accordée. En effet, l'avènement de la Révolution Industrielle au XIX^{ème} siècle semble à juste titre avoir entraîné une dégradation des modes de travail, notamment des cadences excessives, ainsi qu'une exclusion croissante des populations peu aptes à travailler, en raison de l'automatisation de la production. Ce sentiment d'inutilité semble s'accroître à l'époque contemporaine, lié à l'apparition d'emplois dénués de sens et à une pression importante dans les relations de travail, se traduisant par une hausse des démissions ou un désinvestissement des salariés.

Critiquer le « travail sans espoir » renvoie également aux aspirations placées dans le travail comme un vecteur de progression personnelle et sociale, à l'image d'Albert Camus, né d'une mère analphabète et devenu écrivain grâce au soutien de son instituteur. Inversement, le travail dans ses conditions modernes ne permettrait plus l'émancipation des travailleurs et serait devenu une activité nécessaire, mais synonyme d'exploitation et de stagnation sociale.

Dès lors, comment les pouvoirs publics peuvent-ils restaurer l'utilité sociale du travail et ses conditions d'exercice, alors que la modernité semble marquée par une pénibilité du travail et une crise de sens inédite ?

Si le travail est par essence conçu comme une activité difficile, l'entrée dans la modernité a entraîné une dégradation progressive des liens sociaux et des valeurs d'accomplissement associées au travail (I).

Alors que la société contemporaine est désormais confrontée à une perte d'utilité et une désaffection inédite dans le rapport au travail, il revient aux pouvoirs publics de restaurer le travail comme vecteur d'utilité personnelle et d'instrument de la cohésion sociale (II).

* * *

Si le travail est par essence conçu comme une activité difficile, les bénéfices personnels et sociaux qu'il induit ont donné une importance centrale à cette activité propre à l'Homme (I-A).

Dès l'Antiquité, le travail est à la fois conçu comme le châtiment de l'Homme mais également la condition de son épanouissement sur Terre.

Dans la Genèse, le travail est décrit comme la punition de l'Homme pour avoir osé braver l'interdit, Dieu déclarant à Adam « Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front ». Ceci renvoie à la nécessité du travail pour l'Homme, qui lui permet de survivre dans une nature par essence hostile. Si le travail est par essence pénible, renvoyant à son étymologie d'instrument de torture, il procure une utilité matérielle à l'Homme en lui permettant de se relever à ses besoins, à l'image de Candide cultivant son jardin à la fin du roman de Voltaire.

Le travail représente donc une forte utilité pour l'Homme, c'est-à-dire la satisfaction qu'il en tire (JS Mill), en ce qu'il lui permet d'appréhender le monde et de modifier selon ses désirs et ses besoins. Cette idée est centrale dans le Discours de la Méthode de Descartes, appelant l'Homme, grâce à l'usage de sa raison, à se rendre « comme maître et possesseur de la Nature et du Monde ».

Le recours au travail par l'Homme lui permet en effet de progresser, en étendant ses savoirs et en améliorant, par le biais de la technique, sa maîtrise d'activités manuelles. Dans L'île mystérieuse, J. Verne décrit comment un groupe d'explorateurs arrivés sur une île déserte conquiert progressivement l'île, en faisant usage de leurs connaissances scientifiques et médicales.

En tant qu'activité propre à l'Homme, les sentiments d'utilité et de progression constituent des éléments fondamentaux de l'épanouissement au travail.

Dans ses Manuscrits, K. Marx décrit le travail comme une activité relevant par essence de l'Homme. En ce qu'elle est exercée pour une fin, l'activité de travailler distingue ainsi « le travailleur le moins adroit de l'abeille la plus experte » car le travail nécessite l'usage de la conscience, propre à l'Homme, et non de l'instinct animal.

Si le travail est par essence quelque chose de difficile, il peut aussi être, selon K. Marx, un vecteur d'épanouissement, par l'apprentissage et le perfectionnement de sa technique qu'il procure au travailleur. Ceci renvoie également à la dialectique du maître et de l'esclave de Hegel, selon laquelle le maître, auif, est progressivement supplanté par son esclave, qui inverse le rapport de domination.

Dès lors, le sentiment d'utilité sociale et personnelle constituent des éléments fondamentaux d'un travail épanouissant. Dans Le Mythe de Sisyphe, A. Camus étudie le personnage mythique de Sisyphe, condamné, pour avoir osé braver les dieux, à pousser inlassablement un rocher jusqu'au sommet d'une montagne, ce rocher retombant ensuite en bas, Sisyphe n'ayant ainsi pas de répit. Cet exemple peut illustrer la punition terrible que représente « un travail inutile et sans espoir » (A. Camus), Sisyphe se sachant en effet condamné à devoir recommencer, sans que sa tâche ait une quelconque utilité ou qu'elle soit amenée à évoluer.

De plus, le travail peut être source d'épanouissement par les liens et l'intégration sociale qu'il procure.

Dans son tableau Fin de travail, peint au XIX^{ème} siècle, Jules Breton dépeint la fin d'une journée de travail par des paysans. Si leur travail est pénible, à l'image des visages fatigués, il s'exerce néanmoins de manière collective et solidaire, les enfants étant amenés à aider leurs parents aux champs dès qu'ils en ont la force physique.

Le travail constituait ainsi un ciment important de la cohésion sociale à l'époque pré-industrielle, la grande majorité de la population étant alors paysanne. Ce système d'intégration sociale s'effectuait également par le biais des compagnonnages, permettant aux jeunes hommes d'entrer en apprentissage en vue de se former à un métier, par exemple pour devenir charpentier.

- Remplir soigneusement, sur CHAQUE feuille officielle, la zone d'identification en MAJUSCULES.
- Ne pas signer la composition et ne pas y apporter de signe distinctif pouvant indiquer sa provenance.
- Numéroté chaque PAGE (cadre en bas à droite de la page) et placer les feuilles dans le bon sens et dans l'ordre.
- Rédiger avec un stylo à encre foncée (bleue ou noire) et ne pas utiliser de stylo plume à encre claire.
- N'effectuer aucun collage ou découpage de sujets ou de feuille officielle. Ne joindre aucun brouillon.

CONSIGNES

L'apparition de la société industrielle a néanmoins engendré une dégradation des conditions de travail, marquées par une pénibilité accrue et un affaiblissement des liens sociaux (B).

L'avènement de la société industrielle, entraînant une montée du paupérisme, a affaibli l'utilité matérielle du travail.

Le développement d'usines industrielles au XIX^{ème} siècle, qu'il s'agisse d'industries lourdes (métallurgie, sidérurgie) ou d'industrie textile, a entraîné une forte dégradation des conditions de vie et de travail de la classe ouvrière naissante. Dans son Rapport sur l'état des ouvriers dans les manufactures de laine (1840), le docteur Louis Villermé fait des conditions de travail exécrables imposés à de jeunes enfants, ce qui contraint la puissance publique à légiférer pour encadrer le travail des enfants.

De plus, le développement du capitalisme entraîne, selon K. Marx (Le Capital), une exploitation croissante du prolétariat par la classe bourgeoise, les ouvriers n'ayant que leur force de travail à offrir, ils ne sont rétribués qu'au minimum leur permettant de reproduire cette activité physique, à l'image des conditions de travail très difficiles des mineurs du Nord de la France, décrite par E. Zola dans Germinal. L'utilité matérielle du travail est donc affaiblie, puisque celui-ci ne permet plus à l'Homme de subvenir dignement à ses besoins.

L'industrialisation et l'automatisation du travail renforcent ce sentiment de perte d'utilité et d'exclusion des travailleurs.

Si le système de « la fabrique » permettait aux

populations paysannes de développer un artisanat, source de revenus complémentaires (Gérard Naudel, Une histoire populaire de France), l'industrialisation progressive du travail renforce la dépendance des travailleurs vis-à-vis du capital. En outre, le développement du taylorisme, fondé sur une organisation scientifique du travail (OST) et une production à la chaîne, renforce le sentiment d'inutilité croissante, l'ouvrier ne pouvant plus assurer la production entière d'un bien.

L'exemple du film Les Temps Modernes, dans lequel l'ouvrier Choulet est soumis à une cadence de production croissante, puis finit avalé par la machine, illustre l'exploitation accrue des ouvriers induite par la Révolution Industrielle.

À rebours des liens sociaux unissant les villages, l'urbanisation et l'arrivée en ville des ouvriers est critiquée comme un affaiblissement de la solidarité. La ville est ainsi perçue comme un lieu de vices et de perversité, à l'image du roman Les Béracés de H. Barrès, où des étudiants bretons sont progressivement poussés au vice, puis au meurtre.

De plus, l'automatisation du travail à l'époque entraîne une exclusion croissante de la population active, source de désillusions.

La confiance placée dans le progrès, à l'image des travaux d'Auguste Comte, peut néanmoins être source d'exclusion par le biais de l'automatisation. Celle-ci entraîne l'exclusion du marché du travail des individus les moins formés, ce qui contraint l'état à receter progressivement des lois d'assistance aux indigents, puis la reconnaissance que « la Nation apporte l'assistance et la sécurité matérielle à la famille [...] et aux vieux travailleurs » (Préambule de la Constitution de 1946).

Les travaux de J. Schumpeter sur la destruction créatrice (1942) soulignent également que le chômage est désormais constitutif de la notion de travail, étant en effet conçu comme une phase de transition entre deux activités salariées. Le principe d'un « déversement de la population active » d'un secteur à l'autre (A. Seury, La machine et le chômage) constitue ainsi un détachement du rapport au travail, celui-ci n'étant plus assuré aux individus durant leur vie entière.

* * *

De manière contemporaine, la société semble désormais confrontée à une «poly-crise» du travail, érigé en tant que valeur cardinale tout en étant sujet à une perte d'utilité inédite (II-A).

Malgré la valorisation importante du travail, l'entrée dans une société de chômage de masse a entraîné un effritement des formes de travail.

La fin des Trente Glorieuses et d'un cycle de croissance forte ont entraîné une montée progressive du chômage, que les pouvoirs publics ne semblent pas pouvoir totalement résoudre. L'apparition de taux de chômage inédit (10% de la population active en 1993) a ainsi entraîné une montée des critiques envers l'assistance sociale, c'est-à-dire les individus ne souhaitant pas s'intégrer sur le marché du travail.

Ce discours, qui masque la disparité des niveaux d'emplois sur le territoire (7% de taux de chômage en métropole, contre 10% à la Réunion) et au niveau européen (10% de taux de chômage) illustre le fait que le travail n'est plus un vecteur efficace d'intégration sociale et économique, à l'image du roman leurs enfants après eux (N. Mathieu), où les adolescents, vivant en Lorraine, observent la désindustrialisation économique et le manque de perspectives futures.

De plus, les efforts de partage du temps de travail masquent difficilement la précarisation croissante des travailleurs.

Le développement d'emplois à durée déterminée (CDD) ou à temps partiel (interim) illustre le phénomène de précarisation importante des travailleurs les moins qualifiés, par opposition à l'apparition de «super-cadres» (T. Piketty). Cette dualité croissante du marché du travail généralise notamment les personnes d'origine immigrée et les femmes, dont le niveau de salaire reste inférieur de 18% à celui des hommes.

Malgré l'adoption de révisions constitutionnelles visant à promouvoir «l'égalité salariale et professionnelle entre les femmes et les hommes», les inégalités actuelles suggèrent que le travail ait perdu de sa forme d'émancipation des femmes et d'égalisation des rapports avec les hommes.

Ainsi, seulement 3 dirigeants du CAC 40 sont des femmes, en 2022.
De plus, la pandémie de Covid-19 a montré l'exposition des travailleurs les plus précaires, quoique exerçant les métiers jugés les plus utiles à la société, tels les métiers d'infirmier, d'aide-soignant ou de caissier, souvent exercé par des femmes.

Ainsi, le sentiment d'une décorrélation croissante entre l'utilité sociale du travail et sa rémunération financière explique en partie les désillusions actuelles envers le travail.

De plus, le sentiment d'un moindre attachement au travail s'exprime parmi les métiers plus qualifiés.

La pandémie de Covid-19 a renforcé l'aspiration à un meilleur équilibre de vie professionnelle et personnelle, de même qu'un cadre de vie plus épanouissant, se traduisant par des départs croissants d'Ile de France.

Dans la révolte des premiers de la classe, l'auteur montre comment ce phénomène de démissions touche les métiers et les catégories les plus favorisées, lié à l'affirmation d'une quête de sens et d'utilité, notamment face au développement des métiers jugés peu utiles (les bullshit jobs).

En outre, le sentiment de stagnation sociale, étudié par une note de l'OCDE (2018) affirmant qu'il fallait près de six générations en France pour changer de catégorie sociale, contre 2 au Danemark, peut renforcer le sentiment de perte d'espoir et de désillusions vis-à-vis du travail.

*

Dès lors, il revient aux pouvoirs publics de chercher à restaurer l'utilité personnelle et sociale conférées au travail, sans en faire le seul ciment de la société. (B)

L'amélioration des attentes envers le travail nécessite une revalorisation économique et sociale des métiers les plus pénibles.

Dans la main, la tête et le cœur, D. Goodhart plaide pour une revalorisation financière des métiers les plus pénibles tout en étant essentiels à la société, en particulier les métiers du « care » (infirmier, aide-soignant), qui matérialisent la solidarité assurée par la Nation.

CONSIGNES

- Remplir soigneusement, sur CHAQUE feuille officielle, la zone d'identification en MAJUSCULES.
- Ne pas signer la composition et ne pas y apporter de signe distinctif pouvant indiquer sa provenance.
- Numéroté chaque PAGE (cadre en bas à droite de la page) et placer les feuilles dans le bon sens et dans l'ordre.
- Rédiger avec un stylo à encre foncée (bleue ou noire) et ne pas utiliser de stylo plume à encre claire.
- N'effectuer aucun collage ou découpage de sujets ou de feuille officielle. Ne joindre aucun brouillon.

Ainsi, le Séque de la Santé a permis de revaloriser de plus de 180 euros par mois toutes les professions médico-sociales dans les établissements hospitaliers et en médecine libérale. Cette revalorisation financière doit aussi s'accompagner d'une revalorisation de ces métiers quant à leur utilité pour la société, au regard des droits économiques et sociaux garantis par le Préambule de 1946.

En outre, du sein des entreprises, la revalorisation du travail doit s'effectuer par un meilleur partage de la richesse produite, à l'image de la création de la Prime de Partage de la Valeur Ajoutée.

La revalorisation du sens du travail doit se fonder sur le développement de la formation et un soutien à la mobilité professionnelle.

Le développement du Compte Personnel d'Activité, ainsi que la monétisation du Compte Personnel de Formation (CPF) doivent permettre d'inciter à la formation continue des travailleurs, afin de lutter contre le désinvestissement au travail (quiet quitting) et de répondre aux aspirations de sens et d'utilité, en particulier chez les jeunes travailleurs.

Ceci doit également se fonder sur une lutte accrue envers les inégalités hommes-femmes. Outre la création d'un Index Égalité, qui doit être diffusé en entreprise, le soutien à l'égalité professionnelle femmes-hommes doit s'appuyer sur un meilleur partage des responsabilités parentales. Ainsi, depuis 2 ans, le congé paternel a été étendu de 15 à 28 jours, afin de lutter en faveur d'un meilleur partage des tâches

familiales et de soutenir le retour à l'emploi des jeunes mères. Ceci pourrait s'appuyer sur un renforcement des places en crèche, qui a récemment été énoncé par la Première Ministre (objectif de 200 000 places d'ici 2030).

est nécessaire,

Si une revalorisation du rapport au travail, celui-ci ne peut constituer le seul socle de la société.

Sans ses travaux, Paul Valéry appelait à préserver l'atium, moment dédié à la culture de l'esprit, distinct des activités matérielles ou essentielles que représente le travail. Le temps recule à la logique marchande, également défendu par Paul Lafargue dans Le droit à la paresse apparaît également essentiel pour assurer une revalorisation durable de notre rapport au travail et de notre épanouissement en société.

*

+

+

Bien qu'il soit par essence une activité difficile, le travail est désormais contraint à une perte d'utilité et de sens, affectant les travailleurs et la société toute entière. Il revient donc aux pouvoirs publics de défendre une revalorisation de notre rapport au travail par l'amélioration de ses conditions d'exercice et le renforcement de son utilité, afin de répondre à la crise de sens récemment exprimée par les « Bifurqueurs », jeunes diplômés d'écoles d'ingénieurs affirmant leur refus de rejoindre un métier dénué de sens et contribuant à la crise climatique.

Lined writing area with horizontal blue lines and a vertical red margin line on the left side.

N°
.../...

Note de délibération : 12 / 20

Note de correction : 12 / 20

Critère	Corr. 1	Corr. 2	Points
Composition sur une question de la société contemporaine (Ép...	13	11	/ 20

Correction 1 :

Appréciation : assez satisfaisant dans l'ensemble, des remarques intéressantes, cependant il était possible d'insister sur certaines citations d'auteurs.

Correction 2 :

Appréciation : Une composition agréable à lire. De nombreuses références sympathiques, souvent un peu décalées, qui peinent à emporter la conviction ou à tenir lieu de démonstration.

Harmonisation :

Appréciation :

« Il n'est pas de punition plus terrible que le travail inutile et sans espoir ». Albert Camus (1913-1960).

Dans quelle mesure cette affirmation peut faire écho au rapport au travail dans les sociétés contemporaines ?

Les images des « travailleurs zombies » (Taiping) ont fait le tour de la toile en Chine. Ces photos mettent en scène de jeunes diplômés des universités chinoises, les bras ballants ou couchés par terre pour symboliser leur désespoir face à leur entrée sur le marché du travail. Le rapport de cette nouvelle génération au travail est décrit comme anxieux, caractérisé par un fort taux de chômage, de faibles salaires et une perte de sens. Dès lors, le rapport au travail dans les sociétés contemporaines serait détérioré et se limiterait à l'exercice d'une activité professionnelle pour la subsistance.

Le travail se définit, au sens de l'Organisation internationale du travail (OIT) comme toute forme d'activité de production de biens et services et peut donc être bénévole, professionnel, personnel ou encore salarié par exemple. Le travail est par conséquent différent de la notion d'emploi qui recouvre les activités professionnelles de production de biens et services en échange d'une rémunération. Pour autant les termes d'emploi et travail sont utilisés de manière indifférenciée dans le langage courant. Le rapport au travail est donc le lien entretenu par les individus qui composent la société et le travail.

Les sociétés contemporaines sont quant à elles, les organisations actuelles politiques et institutionnelles des individus regroupés au sein d'un même corps : la société.

Toutefois, ce regroupement des individus n'est pas synonyme

d'uniformité parce que les individus ont par exemple, tous un rapport différent au travail. En effet, ce rapport a subi de nombreuses évolutions à travers les époques qui se fondent sur les défis sociétaux.

Alors que le travail est structurant dans la vie des individus et les critiques qui lui sont adressées et les mutations contemporaines en modifient les modalités d'exercice, le rapport au travail est-il durablement détérioré dans les sociétés contemporaines ?

Les sociétés contemporaines sont structurées par et autour du travail, qui apporte aux individus des avantages économiques et sociaux (I). Pour autant, ce rapport au travail est aujourd'hui dégradé et nécessite une saisie par les pouvoirs publics de la question, afin de l'adapter aux enjeux contemporains et aux attentes des citoyens (II).

*

*

*

Le rapport au travail dans les sociétés contemporaines est celui d'une utilité économique et sociale, représentant un espoir pour l'évolution sociétale (I).

Le travail est utile car il a permis le développement de la société, mais sa répartition entre les individus reflète de nombreuses inégalités (A).

Le travail représente l'effort et est contributif du développement des sociétés (1).

Le travail marque un talent particulier et est exécuté dans le but de mettre ce talent.

En effet, le travail est dans les premières sociétés d'exercice d'une activité manuelle, une activité de création. A ce titre dans le roman de Sophie Chaveau La passion Lippi, le jeune artiste Lippi est repéré pour son talent et exerce le métier d'artiste peintre, ce

qui lui permettra de sortir de sa condition de mendicité.

Le travail est également l'exercice d'un talent pour une activité cérébrale. Ainsi de nombreux auteurs estiment dans leur ouvrage que le travail de chef doit revenir à un stratège talentueux (Sun Tzu, L'art de la guerre et Nachiuel, Le Prince). Dès lors un travail dans une position d'autorité nécessite du talent.

Le travail marque l'évolution de la société et un idéal vers lequel tendre.

En effet, le travail qu'il soit personnel ou professionnel montre que l'individu a su acquiescer des compétences par l'exercice. Platon dans son Allégorie de la caverne montre ainsi que c'est le développement de nouvelles compétences, nouvelles sources de savoir qui permettent l'évolution de la société. Le travail de connaissance et de curiosité a ainsi permis de sortir de l'obscurantisme. Cette évolution de la société par le travail est souhaitée par l'ensemble des citoyens et représente un idéal vers lequel tendre. Les sociétés contemporaines sont ainsi désireuses que chaque individu occupe un travail comme l'illustre cette réplique du film La Zizanie : "Mon programme en trois points : le plein-emploi, le plein-emploi et le plein-emploi". Louis de Funès y incarne un patron se présentant à l'élection municipale et montre l'idéal économique autour du travail.

Le travail est également un outil du développement économique, lui-même bénéfique pour la société en la pacifiant.

Le travail permet la production de biens et services qui s'échangent sur le marché. Dès lors ces échanges créent des interdépendances entre les acheteurs et vendeurs, qui à l'échelle de la mondialisation crée des liens entre les individus. C'est la "théorie du deux commerce" de Montesquieu qui émet l'idée que les relations économiques entre les pays pacifient leurs mœurs. Cette théorie est reprise par Norman Angell dans "La Grande Illusion" (1910) : tant que les Etats commercent entre eux ils ne se feront pas la guerre en raison de leur interdépendance.

Dès lors le travail contribue à la paix dans les sociétés contemporaines.

Le rapport des individus au travail correspond aux rapports que les individus entretiennent entre eux

dans la société (2).

Le travail est effectivement un moyen d'organiser la société.

Cette organisation de la société par le travail est avant tout une organisation hiérarchique.

Le travail reflète les liens hiérarchiques qui existent dans la société. En effet, les individus ne sont pas égaux entre eux dans certaines sociétés. Dans l'Antiquité, les tâches jugées ingrates sont réservées à ceux qui ne sont pas citoyens : les esclaves. Cette division des tâches a persisté dans les sociétés plus modernes, où les notables délèguent à leurs domestiques les actes ingrats (Jean Genet, Les bonnes). En Inde, le système des castes interdisait ainsi aux castes inférieures comme les Intouchables certaines catégories d'emplois.

Le travail crée lui-même des divisions hiérarchiques entre les individus. Sont ainsi séparés le patronat et le prolétariat (Stalin, Manifeste du Parti communiste) dont les intérêts divergent en raison de leur travail.

L'organisation de la société autour du travail concerne ainsi la sphère familiale.

En effet, le travail peut désigner les membres de la famille et la façon dont leur éducation sera orientée. Ainsi dans les familles de la noblesse il était courant du Moyen-Âge à l'Ancien-Régime que l'aîné de la famille devienne un chef militaire et que le second doive rejoindre les ordres.

De plus, le travail est un mode d'organisation de la famille à travers la transmission d'un métier. De nombreuses échoppes portent la mention « de père en fils », marquant le lien de filiation y compris dans le travail.

Enfin, l'organisation religieuse de la société a elle-même une incidence sur le rapport au travail.

Les religions peuvent ainsi conduire à certaines restrictions concernant le travail à l'instar du judaïsme qui prescrit de travailler le vendredi (illustré de manière comique dans Rabbi Jacob où le chauffeur juif Salomon, laisse couler la voiture de Louis de Funès).

CONSIGNES

- Remplir soigneusement, sur CHAQUE feuille officielle, la zone d'identification en MAJUSCULES.
- Ne pas signer la composition et ne pas y apporter de signe distinctif pouvant indiquer sa provenance.
- Numéroté chaque PAGE (cadre en bas à droite de la page) et placer les feuilles dans le bon sens et dans l'ordre.
- Rédiger avec un stylo à encre foncée (bleue ou noire) et ne pas utiliser de stylo plume à encre claire.
- N'effectuer aucun collage ou découpage de sujets ou de feuille officielle. Ne joindre aucun brouillon.

La religion peut aussi développer le travail à l'instar de la thèse de Max Weber dans De l'Éthique Protestante et de l'Esprit du Capitalisme pour qui la réforme protestante fut favorable au développement du capitalisme, c'est-à-dire la recherche du profit par le travail de production.

*

Le travail a été constitutif d'avancées de la société, notamment en termes de droits sociaux et représente un espoir dans la vie des individus (I.B).

Le travail a permis aux sociétés contemporaines de se construire un modèle social (1).

Les sociétés modernes ont ainsi encadré le travail, créant un rapport légal à ce dernier.

Les conditions de travail liées à la recherche de la productivité ont créé des pratiques nocives, que le droit du travail a peu à peu encadré. Le travail des enfants fut courant lors du développement industriel car ils représentent une main d'œuvre peu coûteuse comme dénoncé par Charles Dickens dans Oliver Twist. Dès lors l'instruction obligatoire introduite par les Lois Ferry a permis de réduire ces conditions de travail. Désormais le Code du travail permet d'assurer aux travailleurs des conditions décentes.

Le travail a également été l'occasion d'avancées sociales. Le rapport au travail est devenu, dans la société française en particulier, un rapport de solidarité. En effet, les mécanismes

de financement des retraites, de l'assurance chômage et des indemnisations des accidents de travail prennent leur essor dans la solidarité. Les droits sociaux confèrent également une place importante au travail avec la liberté d'entreprise et le droit au travail prévus par le Preamble de la Constitution de 1946. Ainsi le rapport au travail dans les sociétés contemporaines est celui d'une opportunité pour l'acquisition de droits. Dans ce cadre, l'émancipation des femmes par le travail est à noter. Alors qu'au préalable les femmes n'étaient perçues que par le prisme de leur mariage à l'instar du tableau de Joya l'épouse du libraire, leur accès au travail a conduit à leur émancipation. Les millionnettes ont ainsi montré leur capacité à remplacer les hommes partis au front, dans le travail d'usine, mais également le travail des champs ou bureaucratique par exemple. Leur accès au travail a préfiguré de nombreux autres droits comme le divorce ou l'ouverture autonome d'un compte bancaire ou encore le droit de vote en 1945.

Le rapport des individus au travail est celui d'un vecteur de progrès de leur condition (2)

Le travail est perçu comme une activité positive par opposition à l'oisiveté.

En effet, l'oisiveté est décriée. Par exemple dans Les Liaisons dangereuses de Pierre Choderlos de Laclos (1776), l'oisiveté conduit le Vicomte de Valmont et la Marquise de Merteuil à développer des travers moraux, en l'occurrence le libertinage. Dès lors, le travail comme forme d'occupation des individus est valorisé.

Le travail permet d'incarner la réussite sociale et économique. Les figures du self-made man sont valorisées dans les sociétés contemporaines avec par exemple le film Pursuit of Happiness (À la poursuite du bonheur) où Will Smith réussit grâce au travail à devenir riche. Le travail permet de valoriser l'effort et débouche sur la méritocratie.

La bureaucratie, gouvernement des plus méritants, récompense le travail fourni par les citoyens. La Chine fut la première à mettre en œuvre une telle organisation pour récompenser le travail d'acquisition des connaissances par ses fonctionnaires (Musée de l'Examen Impérial à Nanjing, Chine).

Le travail peut effectivement prendre plusieurs formes et marquer les propriétés de l'individu.

Ainsi le travail intellectuel est valorisé car il permet l'accomplissement de l'individu. Tel est le précepte humaniste défendu par Erasme ou encore Rabelais qui dans son ouvrage Pantagruel recommande à ce dernier par une lettre de son père Gargantua, de parcourir le monde pour apprendre. Le voyage initiatique est constitutif du travail de Joachim du Bellay qui dans son recueil de poèmes Regrets développe le travail de mémoire à propos des ruines de Rome pour comprendre des événements passés et construire l'Europe.

Par ailleurs, le travail peut être bénéfique et démontrer la capacité du citoyen à s'engager. Dès lors le rapport au travail peut être celui du don de soi.

*

*

En définitive, le rapport au travail dans les sociétés contemporaines est pluriel mais porteur d'espoir et utile. Toutefois, ce rapport est aujourd'hui remis en cause car il ne permettrait plus autant de progrès pour les sociétés contemporaines.

*

*

Le rapport au travail est aujourd'hui dégradé et nécessite que les pouvoirs publics se saisissent de la question afin de l'adapter aux enjeux contemporains et aux attentes du citoyen (II).

Le rapport au travail s'est détérioré, le rendant « inutile et sans espoir » (Comus) / A).

Le travail ne permet plus de répondre aux besoins des individus et ne représente donc plus l'espoir d'une vie meilleure (1).

Les besoins économiques des individus ne sont plus comblés par le travail.

Le travail permet, s'il est rémunéré, au travailleur de se dégager un revenu. Or ce revenu est parfois insuffisant. La petite fille aux allumettes est ainsi morte de froid car elle n'avait pas assez de revenu pour se chauffer et ne pouvait pas utiliser son outil de travail (l'allumette) pour se chauffer afin de s'assurer un futur revenu. L'insuffisance du revenu, y compris en exerçant un travail, constitue une mutation du rapport au travail et fut souligné par un rapport de 2008 du Sénat qui faisait état des "travailleurs pauvres", c'est-à-dire une catégorie de travailleurs qui malgré leur salaire restent en dessous du seuil de pauvreté.

De plus, le travail peut être découragé par l'existence de moyens de subsistance moins énergivores. Ainsi les "trappes à inactivité" découragent l'arbitrage coût/avantage des citoyens entre la perception d'aides sociales par rapport à la perception d'un salaire après travail. Pour certains économistes, le travail est devenu trop pénible et son coût dissuasif entraînant une refonte des rapports au travail dans nos sociétés contemporaines en faveur de l'inactivité.

En outre, l'inactivité peut être encouragée par l'existence du chômage. 7,1% en France en juin 2023 (INSEE), ce taux montre que le plein-emploi strict n'est pas possible et peut avoir un effet dissuasif. Pourtant de nombreuses entreprises attestent d'effres d'emplois qui demeurent vacants en raison de l'inadéquation avec les profils des candidats (DARES, 2023). Ainsi le rapport au travail est celui d'une inadéquation aux réalités des sociétés contemporaines.

Cette inadéquation se poursuit dans d'autres domaines. En termes sociaux, le travail ne permet plus de répondre à ces besoins. Par exemple, les troubles musculo-squelettiques (TMS), en augmentation, montrent que le travail peut nuire à la santé.

Concernant les besoins sociétaux, le travail n'est plus comme auparavant un moyen de reconnaissance ou valorisable. A ce titre les "bullshit jobs" (Buchan) caractérisent la perte de sens qui détériore le rapport au travail. L'ouvrage Conmemora (2022) montre ainsi que les cabinets de conseil utilisent les mêmes poutres, avec les mêmes mots, pour des situations différentes et crée chez les consultants un manque de sens et de qualité du travail.

Enfin, le travail ne parvient plus à parvenir aux besoins intellectuels. 8. / 12

CONSIGNES

- Remplir soigneusement, sur CHAQUE feuille officielle, la zone d'identification en MAJUSCULES.
- Ne pas signer la composition et ne pas y apporter de signe distinctif pouvant indiquer sa provenance.
- Numéroté chaque PAGE (cadre en bas à droite de la page) et placer les feuilles dans le bon sens et dans l'ordre.
- Rédiger avec un stylo à encre foncée (bleue ou noire) et ne pas utiliser de stylo plume à encre claire.
- N'effectuer aucun collage ou découpage de sujets ou de feuille officielle. Ne joindre aucun brouillon.

L'enjeu est celui de l'inadéquation de la formation avec les besoins. Par exemple, alors que les sociétés contemporaines sont engagées dans une transition numérique, environ 15% de la population demeure atteinte d'illectronisme (Défenseur des droits, 2022, "Dématérialisation : trois ans après est-elle en est-on ?").

Le travail est par ailleurs devenu un moyen d'asservissement des individus dans certaines sociétés, dégradant plus encore le rapport au travail (2).

Le travail est effectivement un moyen d'asservissement. Il permet de contrôler les individus (John Stuart Mill, De la route de la servitude).

Le travail crée un cadre duquel les individus ne peuvent s'échapper parce qu'il régit leurs rapports sociaux et leurs journées. Cet asservissement au travail est représenté dans le film Les temps modernes de Charlie Chaplin où le personnage de Choulot tente de survivre au rythme imposé par le travail et les "machines infernales". En effet, l'automatisation du travail crée une nouvelle forme plus poussée d'asservissement au travail : l'asservissement à la machine. Cette dernière peut en effet détruire le travail dans les sociétés contemporaines. Malgré le principe de "destruction créatrice" de J. Schumpeter, le travail peu qualifié ou non qualifié ne fait pas l'objet d'un renouvellement grâce à l'innovation qui augmente les besoins en qualifications poussées.

Le travail est utilisé comme moyen de contrôle des individus et comme punition.

Le travail peut effectivement être un moyen de punition. Dans Le système pénitentiaire aux Etats-Unis et de son application en France (1832), les rapporteurs A. de Tocqueville et G. Beaumont recommandent l'importation du système d'Auburn où les prisonniers travaillent le jour et sont isolés la nuit. L'idée du travail comme punition au sens du système pénitentiaire est reprise dans le dessin animé Les Dalton où les frères Dalton en tant que prisonniers font un travail inutile comme casser des cailloux.

Le travail est également décrit comme un moyen de coercition dans la dystopie Un bonheur insoutenable d'Ira Levin où le système de contrôle par ordinateur ("Uni") de la société affecte les citoyens à un travail en fonction des besoins de la société. Les réfractaires sont également punis par le biais du travail, comme c'est le cas du protagoniste, en étant réaffectés à un travail moins stimulant en cas de désobéissance aux règles.

Dès lors, le rapport au travail s'est dégradé dans les sociétés contemporaines.

*

Un rapport positif au travail peut être restauré, sous réserve de son adaptation aux mutations contemporaines et aux attentes des citoyens en la matière (II. B).

Restaurer le rapport au travail demande le déploiement par les pouvoirs publics de mesures de revalorisation du travail, tout en faisant face aux mutations contemporaines du travail (1).

L'amélioration du rapport au travail dans les sociétés contemporaines demande l'instauration de politiques ciblées.

En effet, des politiques ciblées de l'emploi permettent de répondre aux besoins spécifiques de chaque catégorie.

Par exemple les séniors représentent un enjeu des rapports au

travail, car leur part dans la population active augmente avec le vieillissement de la population, mais également des mesures comme le recul de l'âge de départ à la retraite et nécessitent des mesures de maintien dans l'emploi. Concernant l'emploi des jeunes, l'enjeu est d'assurer leur arrivée sur le marché du travail. Ainsi un dispositif comme "1 jeune, 1 solution" propose un suivi plus individualisé de ces jeunes.

Une autre catégorie cible est celle des publics éloignés du travail. Ainsi des dispositifs comme le label Territoire Zéro chômeur de longue durée mis en œuvre dans certaines collectivités territoriales organise leur retour à l'emploi.

Le second enjeu de la restauration du rapport au travail est celui de l'attractivité.

Le travail doit demeurer attractif pour que les citoyens le considèrent comme utile et porteur d'espoir. Dans ce cadre, la question de la revalorisation des salaires, avec le Ségur de la Santé ou le décal du point d'indice des fonctionnaires va dans ce sens.

Pour ailleurs l'attractivité du travail doit montrer un sens face aux défis contemporains. Ainsi, concernant la transition numérique et la lutte contre l'illectronisme, l'Educavia aux médias et à l'information (EMI) permet de mieux former aux enjeux numériques.

Le travail dans les sociétés contemporaines doit répondre aux attentes des individus (2).

Le travail doit ainsi être porteur de sens pour conserver son utilité.

La formation est donc un enjeu important et peut être portée par les régions.

De même, les métiers doivent être présentés aux jeunes. Dans ce cadre, le recours aux influenceurs par des vidéos YouTube de présentation des métiers de la pêche et de l'agriculture, sponsorisés par les ministères concernés, contribuent à l'information des jeunes. De même, l'apprentissage y contribue, comme le montre l'augmentation de tels contrats depuis 2019 (DARES, 2023)

Enfin, la question de l'équilibre vie professionnelle, vie personnelle doit améliorer le rapport au travail.

Dans ce cadre les expérimentations comme la semaine de quatre jours ou les horaires flexibles, permettent d'améliorer le bien-être au travail. De plus, ces dispositifs peuvent permettre de dégager du temps pour un travail bénévole ou associatif et renforcer l'engagement citoyen (CESE, 50 propositions pour renforcer la participation citoyenne)

*

*

*

En définitive, conformément à ce qu'affirmait Albert Camus, « Il n'est pas de punition plus terrible que le travail inutile et sans espoir ».

En effet, le rapport au travail dans les sociétés contemporaines est central dans l'organisation des sociétés et la vie des citoyens. Toutefois, les mutations aujourd'hui engagées posent la question du sens du travail et les individus tentent alors de trouver de l'utilité dans leur travail afin d'avoir de l'espoir pour leur condition sociale.

Note de délibération : 12.5 / 20

Note de correction : 12.5 / 20

Critère	Corr. 1	Corr. 2	Points
Composition sur une question de la société contemporaine (Ép...	13	12	/ 20

Correction 1 :

Appréciation : Une bonne copie, maturité du propos , dissertation intéressante, le candidat sait retenir l'attention du lecteur. Bonne compréhension du sujet. Un candidat sur la bonne voie. Largement au dessus de la moyenne des candidats.

Correction 2 :

Appréciation : Malgré un style d'écriture très lourd (phrases indirectes), la problématique retenue est juste et le plan simple a été tenu (mutation/émancipation). L'avalanche de citations (47) produit certains raccourcis (le télétravail comme réponse à la crise écologique). La personnification du travail gêne la compréhension de la partie I. La phrase d'articulation entre les 2 parties aurait fait une bonne introduction. Difficile de comprendre ce que seraient les emplois "substituables". Confusion entre "finalité du travail" et "sens du travail". La conclusion est intéressante mais un peu grandiloquente.

Harmonisation :

Appréciation :

Le tableau de Julien Breton, La fin du travail (1886-1887) met en scène le travail agricole, manuel, de deux femmes et la fin d'une journée d'été. Le tableau, La fin du travail, peut s'interpréter de deux manières. D'une part, le travail agricole avait tout une activité permettant de satisfaire à ses besoins les plus vitaux, en l'espèce, grâce à la récolte. D'autre part, la fin du travail est ici symbolisée par le soleil couchant du tableau, faisant ainsi référence à la fin de la journée de travail, laquelle, et l'image d'une pratique quotidienne, laisse apparaître et l'oubli, sans espoir d'un jour meilleur.

Le tableau de J. Breton constitue une représentation contemporaine des débats travaillant les sociétés autour de la notion du « travail », et soulevait une activité humaine participant à la production de biens ou de services grâce à l'effort individuel ou collectif. À dire vrai, notre relation au travail suscite la controverse, entre d'un côté, celles et ceux qui assimilent cette activité professionnelle à une source d'émancipation individuelle (Nicolas Bourdieu, Le travail est l'ennemi de l'homme, 2017) et, de l'autre, certains auteurs, et l'instigateur d'Albert Camus, qui dérivent le travail comme « la punition la plus terrible » lorsque celui-ci est « inutile et sans espoir ».

Assurément, nos sociétés contemporaines entretiennent un rapport évolutif au travail selon les périodes et les époques. En effet, aux origines, les sociétés entretenaient un rapport distorsionné avec cette activité, où la nécessité de travailler se limitait aux besoins vitaux (manger, boire, construire des habitations). En ce sens, l'utilité du travail était totale. Néanmoins, depuis la Révolution industrielle, le travail est devenu une source d'oppression et de domination punitive pour l'individu. La relation au travail était avant tout collective, pensée au service de la puissance économique de l'État (Saint-Simon, L'organisateur, 1819), puis au service du pouvoir d'après ... 1/12.

NE RIEN ECRIRE DANS CE CADRE

la théorie marxiste. Aujourd'hui, la dimension punitive du rapport au travail semble être amplifiée par les conséquences des différentes mutations (écologiques, sociales, économiques) qui affectent le monde du travail. Les mutations semblent avoir participé et la déshumanisation du sens du travail, et les joies au regard de l'émancipation individuelle, mais aussi de la fiabilité par notre société.

En faisant, et considérant que le travail demeure, par définition, une punition, les sociétés estiment dorénavant qu'il serait envisageable, et même souhaitable de promouvoir une société dépourvue de toute relation au travail, en somme de dépasser la fin du travail. La promotion d'une "société du temps libre" (Toffler Dunoyzadice 1962) semble toutefois se heurter à plusieurs considérations nécessaires pour nos démocraties. Le travail, en tant qu'activité structurante de la vie individuelle et collective est au cœur de la vitalité démocratique, syndicale et sociale des sociétés. Dans La France sans visage (Lédo), Jérôme Fourquet et Jean-Jacques Gossely démentent comment le chômage de masse participe au désenchantement démocratique et au sentiment de déclassement d'une population sur un territoire. De même, le travail participe à l'émancipation et à l'amélioration du bien-être de l'individu grâce à l'intégration sociale. Ainsi, les pays scandinaves sont reconnus être comme les pays les plus heureux en raison de la qualité de leur relation avec le travail. Dans ce contexte, notre rapport au travail semble complexe, d'où la nécessité de le repenser, en s'écartant notamment des risques liés à une vision trop idéalisée ou catastrophiste du travail. Afin que le travail ne constitue plus cette "punition terrible", il doit donc retrouver une activité utile au bien-être commun et porteur d'espoir.

Ainsi, comment réinventer notre rapport individuel et collectif au travail afin que la fiabilité émancipatrice apparaisse plus clairement ?

Si le travail s'est progressivement affirmé comme une activité punitive de nos sociétés, la fiabilité individuelle et collective du travail a été progressivement obtenue en conséquence de diverses mutations (I).

Ainsi, la vision punitive du travail doit favoriser, non pas la disparition du travail de nos sociétés, mais bien la recherche d'une nouvelle

finalité et de l'émancipation individuelle par le travail (II).

*

*

*

Si le travail est progressivement affirmé comme une activité punitive de nos sociétés, la finalité individuelle et collective du travail a été progressivement réduite en conséquence de diverses mutations (I).

Si les sociétés contemporaines entretiennent un rapport relativement positif avec le travail, l'activité professionnelle est rapidement apparue comme une source d'aliénation et de démotivation de l'individu (IIA).

Historiquement, les sociétés entretenaient un rapport distant, ou et minima, différent avec la notion de travail.

Aux origines, le travail ne constitue pas un élément structurant des sociétés, de tel sorte que l'activité des individus ne peut être assimilée à une quelconque activité professionnelle. Dans Les sociétés sans concept du travail (1996) Joyce-Wade Charnaux démontre à quel point les premières sociétés se structuraient sans penser la relation au travail, laissant ainsi plus de temps être, notamment par les moments familiaux (ex: repas). De même, le rapport au travail n'était pas bien structuré dans l'organisation de la cité antique. D'après Pierre Vidal-Naquet, dans Travail et esclavage en Grèce antique, la production issue du travail pouvait faire l'objet d'une relation hiérarchique, d'ordre social. Les athéniens distinguaient ainsi le "pater", est manuel de faible qualité, de "l'ergon", relatif à un travail artisanal. Ainsi, la reconnaissance et la relation avec le travail se nouent à l'issue de la production obtenue.

Ainsi, pendant longtemps, le travail n'a pas entretenu de relation individuelle ou collective particulière avec les sociétés. Du moins, le travail n'était pas pensé comme une activité de production au service du collectif. Le travail était surtout manuel, agricole, et permettait à l'individu de survenir à ses besoins. En soi, si ces activités agricoles constituent du travail, la finalité est évidente. 3.1.12

était donc que ce travail était indispensable à la survie des individus. C'est qu'au Moyen-Âge que le travail individuel de la terre s'est inscrit dans un système de hiérarchie sociale, à travers la catégorie des ["]laboureurs["], opposée aux ["]bellatores["] (ceux qui combattent) et des ["]oratores["] (ceux qui prient) d'après Georges Dumézil Les sociétés indo-européennes (1952).

Toutefois, depuis la révolution industrielle, le travail est devenu une source d'aliénation ainsi que de domination punitive de l'individu.

D'abord, la relation au travail a progressivement dépassé le champ de l'utilité individuelle, pour répondre à des aspirations collectives. Le travail a été perçu davantage comme un facteur de production, au service du développement économique des États pendant la Révolution industrielle (Jean-Pierre Lévy, La révolution industrielle). Le travail, et notamment la qualité de la production sont désormais placés au service de la puissance étatique. À ce propos, un décret est placé sur les ingénieurs, sur une forme d'élite qui, au lendemain de la Révolution française, favorise le développement, l'émergence d'idées et d'innovation pour le pays (Émile Simeur, L'Organisation, 1819).

Le rapport au travail est donc d'office de l'État afin de s'assurer de la vitalité économique de la société. Néanmoins, en parallèle, lors de la Révolution industrielle, le travail demeure un sujet individuel, concernent directement le travailleur. Dans ses Œuvres de 1843, Karl Marx considère même que le travail trouve sa finalité dans le sens où, le lieu de travail est la source première de la liberté de l'individu. En ce sens, le travail est une source d'émancipation et d'espoir, car il peut rendre le travailleur libre. Cependant, dès lors que cette même forme de travail est captée par l'État, ou au sein de l'entreprise par le dirigeant, le travail constitue alors une aliénation. En fait, le travailleur serait dérobé de sa force de travail, et donc de sa liberté. Karl Marx considère aussi, que pour éviter cela, la propriété doit être abolie, et d'instaurer des pensées de Proudhon (Qu'est-ce que la propriété ?, 1845). De ce fait, le travail est devenu une source d'aliénation et de domination punitive de l'individu.

*

NE RIEN ECRIRE DANS CE CADRE

estimer que la concurrence internationale est responsable de la dégradation de 13% des emplois.

Ces mutations ne sont pas sans conséquences sur la relation des individus avec le travail. Les politiques économiques perçues comme égoïstes exposent les individus à des emplois précaires, éliminent la part d'espoir dans la capacité avec le travail, de s'émanciper socialement (Ben Lach, I, Daniel Blau, 2016).

De même, les conséquences de ces mutations obligent les individus à s'adapter aux fluctuations du marché du travail, au risque notamment, de sortir de sa zone de confort professionnel afin de décrocher un emploi. Toutefois, cet environnement peut exposer l'individu au stress excessif, chronique, voire à des problèmes psychologiques, comme en témoigne les perceptions autour de la récession en matière de sécurité de l'emploi d'un schéma de longue durée (S. Beige, La loi du marché, 2016). Enfin, ces conséquences peuvent également éliminer la cohésion sociale, car des individus expriment le souhait de connaître une autre relation au travail, porteur d'espoirs (Zolo, Ceминал, 1988).

Par conséquent, le travail n'est plus perçu comme une source d'espoir ou comme un objectif utile, mais bien comme une punition.

En soi, la promesse républicaine du mérite fonde le travail, combiné à l'idée de l'effort, le moyen de s'émanciper, de progresser socialement.

En ce sens, le travail, notamment social, incarne cette volonté politique. Fière du travail, et indirectement du mérite, en tant qu'outil de cohésion sociale et de promesse d'espoirs est démentie par Alexis de Tocqueville dans la République du caducifère d'été (2016). En soi, le travail était source de croissance sociale, et permettait ainsi, de recevoir l'apanage d'une vie meilleure.

Parfois, aujourd'hui, la finalité du travail n'est plus explicite, et le travail est vu comme une punition, les individus adoptent une relation négative avec le travail. La mondialisation a participé à la déconstruction de la finalité, du sens du travail. En effet, la financiarisation de l'économie et la montée en gamme des services ont favorisé la création d'emplois de faible

interpellé. Elle réclame à être démontrée par David Crocker dans Bulletin jobs (1995). Cependant, par conséquent, les sociétés contemporaines assistent à une métamorphose de la relation qu'un individu entretient avec le travail. Ainsi, le travail ne constitue plus une punition pour les individus (Sociologie Française sur le travail, 2023). Il s'avère, que même les individus ayant été recrutés par des écoles prestigieuses délaissent les postes de sûreté afin de se concentrer sur des professions payées comme plus intéressantes (Jean-Dominique Cassely, La révolte des 1^{ers} de la classe, 2017). Aux États-Unis, cette tendance a ombragé le "Big quit", en somme une période marquée par un nombre important de démissions professionnelles. À titre d'illustration, dans l'éloge du carbonateur (Mottaw Crocognot), le personnage quitte sa profession libérale pour rejoindre une activité de garage.

*

Ainsi, si le travail s'est progressivement affirmé comme une activité punitive de nos sociétés, la finalité individuelle et collective du travail a été progressivement atténuée, à la suite des mutations actuelles du monde du travail.

Talfois, cette "punition" que constitue le travail en théorie, doit nous amener à privilégier la recherche d'une finalité nouvelle du travail, et ainsi nous éviter d'entretenir la dispersion maléfique du travail pour les sociétés.

*

Puisque le travail est perçu comme une véritable punition, cela doit être une opportunité pour rechercher la finalité et l'émancipation individuelle du travail, ou du moins de l'hypothèse d'une dispersion inévitable du travail (II)

Si le travail semble devenir une véritable punition, l'hypothèse et l'opinion d'une société contemporaine dépourvue de travail, apparaît ni souhaitable, ni réaliste pour nos démocraties (IIA).

En considérant le travail comme une punition, nos sociétés contemporaines espèrent s'en extraire totalement.

Perçu comme une punition, les sociétés se sont progressivement détachées de l'intérêt même du travail. En ce sens, le travail ne constitue plus un espoir, puisque l'espoir des sociétés réside dans la fin du travail. Ainsi, d'après Dominique Iféa, ce recul par l'intérêt du travail se manifeste par un désengagement des valeurs du travail. Elle remarque notamment la baisse du taux de participation aux élections syndicales, tout comme le manque de débat public autour du travail (C. O. Neau, Le travail: un valeur en voie de disparition, 1992).

Approfondissant cette idée, Jeremy Rifkin souligne même : Qu'est-ce que le travail? (1980). Il remarque que la réflexion autour du rapport au travail disparaît progressivement de nos sociétés, faisant du travail un sujet politique secondaire.

Ce détachement du travail se manifeste également par la dynamique historique visant à privilégier le loisir au travail. Ainsi, les sociétés contemporaines sont passées de 5000 heures travaillées et 1600 heures d'après Joffre Dumigardien (Vers une société du temps libre, 1962).

Ce faisant, la poursuite du loisir au travail a pu, par des raisons de justice sociale faire l'objet de programmes politiques (Front Populaire), afin de soulager les populations de cette punition (Cocorcos, argés payés, 55h). Toutefois, plus fondamentalement, les sociétés semblent être traversées par un moindre goût de l'effort, dépassant donc le simple cadre du travail. Par conséquent, le Fondation Jean Jaurès a estimé que les Français étaient atteints par une " prolémie de flemme ", ce qui, incontestablement, pose question sur le sens et le rapport individuel entretenu au travail.

Toutefois, l'hypothèse d'une société libérée du travail apparaît comme un espoir vain, car insécable et préjudiciable pour nos démocraties.

D'une part, la fin du travail semble occulter les conséquences économiques pour la collectivité. Dans la Richesse des Nations (1776), Adam Smith insiste sur le besoin de la production de richesse pour assurer le fonctionnement de la société. Ainsi, une fin du travail poserait la question inévitable de la production utile au bon fonctionnement des sociétés (équivalent), mais aussi de la production de richesses nécessaires au financement de l'action et des services publics.

D'autre part, la fin du travail présente des conséquences sociales. 8/12

non négligeables, de même que démocratiques. D'après Dominique Schnapper, l'absence de travail est une source d'exclusion de l'individu ~~de~~ la communauté politique (D. Schnapper, Contre la fin du travail, 2002). Ainsi, elle opère une corrélation entre le chômage et l'obstruction politique, alimentant ainsi la théorie de Daniel Kozaie autour du cos caché (1976), selon laquelle le vote relève tout fait, d'une pratique politique révélatrice des classes sociales. Par ailleurs, le projet de réforme des retraites ayant engendré un vaste mouvement social et l'hiver 2023, cela démontre que le travail nourrit le dynamisme démocratique. Enfin, la fin du travail supposait de facto la disparition du syndicalisme, ce qui, pour Robert Castel, obligerait à une marche défensive des droits sociaux des travailleurs, et à un manque respect de la réglementation du travail (R. Castel, La métamorphose de la question sociale, 2010).

Enfin, la fin du travail n'apparait pas souhaitable car le travail constitue le socle de justesse de l'analyse sociale et territoriale du pays. Tout d'abord, la question du travail permet d'interroger l'efficacité de notre État providence, et notamment s'oppose à prendre en compte les enjeux liés au monde du travail (P. Rosenthal, La crise de l'État providence, 1981). Ensuite, l'analyse de la relation au travail permet également de revenir à l'analyse des fractures territoriales entre les territoires plus ruraux et les territoires plus industriels (C. Guthy, La France périphérique, 2014). De même, l'analyse du chômage permet de mieux comprendre les fractures sociales du pays, et l'image de sa photographie définie comme un archipel (J. Fouquet, L'archipel français, 2019).

Et faisant, bien que perçu comme une punition, l'espoir d'une disparition du travail semble maléfique pour nos sociétés démocratiques

*

Dans ce contexte, notre rapport au travail doit s'inscrire d'une vision de la foi idéaliste et catastrophiste du travail, privilégiant ainsi la recherche de la finalité pour l'émancipation de tous (IIB).

Le rapport au travail doit être repensé selon les réalités économiques et sociales de nos sociétés.

Le rapport au travail a perdu de sa finalité en raison des conséquences des évolutions économiques actuelles, d'où la nécessité, à l'avenir, d'adopter le mode du travail aux mutations de notre système économique. Par conséquent, le fonctionnement de l'économie pourrait faire l'objet d'une plus grande planification, tel qu'annoncé par David Dujaz dans Le nouveau modèle français (2021). Ainsi, le marché du travail pourrait être plus résilient face aux chocs. La relation que l'individu entretient avec son travail serait plus impartiale, plus solide. À ce propos, France Stratégie a publié une première anticipation du mode de travail à l'horizon de la décennie 2030 (France Stratégie, Les nouvelles mutations du travail, 2017)

En parallèle, et pour faciliter l'accès au travail, la relation au travail doit être repensée selon les réalités sociales de nos sociétés. Par conséquent, pour répondre l'aspirer d'une émancipation par le travail, les pouvoirs publics et notamment les collectivités locales, gagneront à lever les obstacles inhérents à l'emploi.

En effet, près de 44% des chômeurs ont refusé un emploi faute de mobilité (Pollet, Voltes, 2017), d'où la nécessité des mesures telles que le permis à 1€ / jour (région Hauts-de-France), ou encore le train à 1€ / jour (région Occitanie). De même, l'amélioration du sens et de la finalité du travail passe par une meilleure conciliation entre la vie professionnelle et la vie personnelle. Ce faisant, l'accès à l'emploi ne doit pas se limiter aux problèmes de garde d'enfants (COST, La politique de l'emploi, 2023) ni à l'accès au logement (Colruic L'Haerty, 2017).

Le fait est, le rapport entre ce que le travail apporte à ce que la fonction individuelle et collective du travail apporte indiscutable.

Le travail doit d'abord être rapporté au regard de sa fonction pour la société, et de son utilité pour le bien commun. Cela suppose notamment d'accompagner la révolution des métiers "en première ligne" pendant la pandémie, et plus globalement, les métiers du service public

(Emilien Ruiz, Histoire d'une obsession française, 2020). Plus fondamentalement, le sens au travail pourrait être fourni en privilégiant les métiers mobilisant le cœur (cœur social), les mains (filles techniques) et la tête (ex: éducation) d'après David Goodhart, La main, la tête, le cœur (1996).

Le travail doit également être plus protecteur, c'est-à-dire que la qualité du travail doit permettre l'émancipation de l'individu. Ainsi, l'objectif du plein-emploi ne peut s'appuyer que sur la base de ses effets sur la qualité de l'emploi (CDD, niveau de rémunération), et donc sur ses effets concernant la mobilité sociale, où la France a de mauvais résultats 5 générations sont nécessaires pour passer du dernier décile au niveau des bonnes médians

(COCE, L'ascenseur social est en panne, 2015). Au fait, les mesures améliorant le sens du travail mais surtout la qualité du travail permettraient de faire du travail un levier d'égalité et d'émancipation (D. Nada, Chômage et omens France, 2022). C'est en ce sens que le législateur de France a mis en place un guichet unique afin de mieux accompagner les chômeurs d'emploi (O.P.T.A.N.E.).

Enfin, selon le sens et de l'esprit au travail, c'est aussi assurer la reconnaissance des travailleurs. Pour ce faire, l'esprit du Conseil National de la Résistance pourrait être mobilisé, notamment en s'inspirant des principes du Préambule de la IV^{ème} République de 1946. Cette reconnaissance semble fondamentale à toute relation individuelle ou collective avec le travail, et permet d'éviter la fracture de la société, en préservant la fierté et la dignité des travailleurs

(P. Rosenthal, Les épreuves de la vie: Comprendre autrement les Français, 2021)

*

*

*

La récente mobilisation sociale relative au projet de réforme des retraites démontre la nécessité pour les pouvoirs publics, et d'apaiser la relation que les sociétés entretiennent avec le monde du travail. Le travail s'est historiquement affirmé comme une activité punitive pour nos concitoyens, sous que les mutations affectant le monde du travail n'empêchent d'accentuer cette réalité.

Pour autant, il semblerait que la disposition de notre rapport au travail ne soit qu'une hypothèse, certes séduisante, mais préjudiciable pour les démocrates. L'action publique doit, avant tout, repenser le sens du travail sur le plan individuel et collectif, afin que sa finalité apparaisse plus clairement.

En soi, les débats traversent nos sociétés autour du travail ne sont que l'un des exemples des questions centrales auxquelles nous devons collectivement répondre, au premier rang desquels, la crise écologique. L'objectif est, de ne pas donner raison à la prophétie formulée par Albert Camus lors de son discours de réception du Prix Nobel : « Chaque génération se voit vouée à sauver le monde. La mienne sait qu'elle ne le fera pas. Mais sa tâche est plus importante encore. Elle consiste à éviter que le monde se défasse ».

Note de délibération : 13 / 20

Note de correction : 13 / 20

Critère	Corr. 1	Corr. 2	Points
Composition sur une question de la société contemporaine (Ép...	12	14	/ 20

Correction 1 :

Appréciation : ensemble assez bien mené, des références intéressantes.

Correction 2 :

Appréciation : La composition apporte une réponse structurée et engagée au sujet, avec des références nombreuses et variées.

Harmonisation :

Appréciation :

Sujet: "Il n'est pas de punition plus terrible que le travail inutile et sans espoir". Dans quelle mesure cette affirmation peut faire écho au rapport au travail dans les sociétés contemporaines ?

Dans une étude publiée en 2023, dans le contexte de la réforme des retraites qui prévoit notamment le report de l'âge légal de départ de 62 à 64 ans, le DARES montre que 39% des personnes interrogées estiment ne pas être en capacité de faire le même travail jusqu'à la retraite. Ce chiffre est révélateur du rapport au travail dans la société française, perçu comme pénible pour le corps et pour l'esprit.

Ce travail, du latin *tripalium*, désigne l'activité physique ou mentale exercée par un individu en échange d'une rémunération. Le travail a longtemps été rejeté en particulier au sein de la démocratie athénienne et de la chrétienté. Cependant, celui-ci a progressivement été révalorisé au point de devenir central dans les sociétés contemporaines, en particulier à partir de la seconde moitié du 20^{ème} siècle. Face aux critiques adressées à son encontre (mauvaises conditions de travail, insuffisantes pour lutter contre la précarité, outil d'oppression, ...), ces sociétés, et notamment la société française, ont fait évoluer leur cadre légal pour améliorer le sort des travailleurs.

Aujourd'hui pourtant, le travail est toujours perçu comme un fardeau par de nombreux individus. Les conditions de travail se dégradent tandis que le travail précaire se développe. Ces dynamiques à l'œuvre ne cessent de se renforcer sous l'effet de la marchandisation et de la numérisation des économies. Alors que le travail conserve une place centrale dans la vie des individus, celui-ci est de plus en plus perçu comme "inutile et sans espoir" (Albert Camus).

Dès lors, le travail a-t-il encore un sens au sein des sociétés

contemporaines?

Le travail, qui occupe aujourd'hui une place centrale au sein des sociétés contemporaines, a toujours fait l'objet de critiques, ce qui a poussé les pouvoirs publics à adopter des mesures pour améliorer le sort des travailleurs (I). Cependant, alors que le travail est toujours vécu comme une punition par ^{certains} les individus, les pouvoirs publics nationaux et locaux doivent approfondir leurs efforts pour redonner du sens au travail (II).

D'abord décrié et rejeté, le travail a progressivement été réévalué au point de devenir central dans les sociétés contemporaines (E.A).

Le travail était initialement décrié, voire rejeté, en particulier à Athènes et au sein de la chrétienté (1). Ce terme travail est issu du mot latin "tripalium" qui signifie instrument de torture à trois branches. Cette origine montre la connotation négative associée au travail dans les sociétés antiques. À Athènes, le travail est laissé aux esclaves, dont l'infériorité est consacrée par les penseurs de la cité. Aristote (La politique) établit ainsi une hiérarchie des êtres avec au sommet l'homme, puis la femme, l'esclave et enfin l'animal. Ces citoyens sont davantage invités à prendre part aux décisions politiques (sur l'Agora) et le seul travail valorisé est celui de l'esprit. La figure de Socrate est par exemple centrale. Ce rejet du travail physique est par la suite repris par la religion chrétienne. Dans la Bible, le travail est en effet présenté comme la punition attribuée à Adam suite à la faute originelle. Ce constat peut cependant être nuancé, Saint Augustin plaide pour le travail des moines et la souffrance du travailleur étant parfois associée à celle de Jésus portant la croix.

Cependant, le travail a progressivement été révalorisé, au point de s'imposer comme un modèle dans les sociétés modernes et contemporaines (ii). Deux dynamiques ont contribué à cette révalorisation du travail. D'une part, le protestantisme, apparu au 16^{ème} siècle avec Luther valorise la richesse issue du travail (Weber, L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme). D'autre part, le travail est perçu, par les auteurs classiques, comme un moyen pour l'homme de devenir "maître et possesseur de la nature" (Descartes, Discours de la méthode). L'importance du travail fait progressivement consensus parmi les courants philosophiques. Bien que libérale, en particulier Smith (De la richesse des nations) qui prône la division du travail, celui-ci est un facteur essentiel de la croissance économique. Pour Marx (Manuscrits), bien qu'il soit présenté négativement à bien des égards, le travail est un facteur de progrès dans l'Histoire. Dans la société française, le travail est ainsi encouragé par les économistes, les industriels, les politiques et même certains auteurs littéraires. Dans son œuvre Le Ciel, Cornille proclame par exemple que "le travail éloigne de nous trois grands maux : l'ennui, le vice et le besoin". L'importance accordée à la valeur travail conserve encore aujourd'hui une place centrale, en particulier dans les discours d'hommes de droite. Lors de son allocution au Budget en 2007, le candidat et futur président Nicolas Sarkozy déclarait ainsi : "Je suis contre l'assistanat, le nivellement par le bas ; pour le travail, la juste récompense".

En réponse aux nombreuses critiques formulées à l'encontre d'un travail perçu comme "inutile et sans espoir", les pouvoirs publics sont intervenus pour tenter d'améliorer le sort des travailleurs (E.B).

Le travail fait depuis longtemps l'objet de nombreuses critiques qui conservent un certain écho dans les sociétés contemporaines (i). Le travail sert parfois tout d'abord des entreprises bien peu avouables, en particulier les régimes totalitaires. En URSS, le travail sans relâche des individus était la norme, le régime prenant en exemple des personnalités fictives à l'image de ... , mineur Alexei Staganov. Sous l'Allemagne nazie, les juifs enfermés dans les camps sont

contraints au travail, en particulier à Auschwitz où est ironiquement inscrit "Le travail rend libre". Aujourd'hui encore dans certaines sociétés, en Asie ou en Afrique, le travail forcé est toléré. Ensuite, le travail est depuis longtemps dénoncé en raison des souffrances qu'il engendre. Dans le film Les Temps Modernes, Charlie Chaplin met notamment en scène Charlot devoré par une machine pour dénoncer la multiplication des accidents du travail. Enfin, le travail ne permet pas de réduire la précarité, voire la renforce. Au 19^{ème} siècle, René Villermé (Tableau de l'état physique et moral des ouvriers) documentait les conditions de vie dans lesquelles vivaient les ouvriers en périphérie des villes. Aujourd'hui, la fondation Albé Pierre (Rapport annuel, 2022) montre que 5 millions de personnes sont en situation de mal logement, dont de nombreux travailleurs.

À ce titre, le travail est régulièrement dénoncé, accusé d'être "inutile et sans espoir". Cette critique est particulièrement présente chez certains penseurs, dont Marx qui perçoit le travail comme une entreprise d'oppression. Elle se retrouve parmi nombre de citoyens et permet de mobiliser dans le cadre de vastes mouvements sociaux. Au lendemain de la victoire du front populaire de 1936, une grève générale est déclarée pour contraindre le patronat à améliorer le sort des travailleurs. Plus récemment, en 2016, les mêmes prémisses dans le cadre de la loi travail ont fait l'objet d'une large contestation. Des blocs blocs se sont pour la première fois constitués pour s'opposer par la force à un texte accusé de précariser les conditions de travail (Isabelle Sommier, Ultras, Extrêmes).

Certaines sociétés contemporaines ont à ce titre fait évoluer leur cadre légal pour améliorer le sort des travailleurs (iii). Dès 1838, s'inspirant de l'arrêt Comes du Conseil d'Etat de 1835, le législateur a instauré un régime de responsabilité en matière d'accidents du travail. Par la suite, un véritable droit du travail autonome s'est développé pour régir les relations patrons-travailleurs et protéger ces derniers. En parallèle, la durée du temps de travail a progressivement été réduite pour atteindre 35h avec la loi Aubry II de 2000. Enfin, la conduite de certaines politiques a été décentralisée, les régions étant désormais compétentes en matière de formation professionnelle et (loi 2004) et les départements pour l'accompagnement des bénéficiaires... 4 / 8...

du RSA sur le marché du travail.

Régulièrement accusé d'être "inutile et sans espoir" y compris au sein des sociétés contemporaines, le travail a progressivement été encodé pour tenter d'améliorer le sort des travailleurs. Aujourd'hui pourtant, le travail est toujours perçu, dans une certaine mesure, comme une "punition", notamment en raison de récentes évolutions économiques, sociales et légales.

*

<

>

Aujourd'hui pourtant, le travail est toujours perçu comme une punition par certains individus au sein des sociétés contemporaines, ce qui est d'autant plus regrettable que le travail conserve une place centrale dans leur vie (H. A.).

Le travail est toujours perçu comme une "punition" dans de nombreuses sociétés contemporaines (1). En France, les conditions de travail tendent en effet à se dégrader avec une moindre autonomie des travailleurs, de moindre opportunités de carrière et des tâches plus épuisantes selon France Stratégie (2016). En Allemagne, malgré un taux de chômage plus faible, 7,5 millions de personnes exercent un "mini-job". De plus, selon Jacques Le Goff (Le mythe de l'entreprise), les entreprises contemporaines exercent une "barbarie douce" sur leurs employés en exigeant de ces derniers certains pans de leur personnalité autrefois réservés à la sphère privée. Cette dégradation, relative, de la situation des travailleurs

est renforcée ~~par~~ par certains phénomènes. D'abord, la mondialisation qui entraîne une polarisation des emplois selon Verdugo (2017) au détriment des mains qualifiées. Ensuite, la numérisation des économies. En France, selon France Stratégie, 15% des emplois seraient ainsi automatisables. Enfin, l'ubérisation et le développement de l'entrepreneuriat. En effet, selon une étude de l'Insee de 2012, 30% des autoentrepreneurs avaient un revenu inférieur au SMIC au bout de 3 ans d'activité, renforçant la précarité des travailleurs.

D'autant que certaines des mesures récemment adoptées peuvent aller à l'encontre des intérêts des travailleurs (ii). D'une part, la flexibilisation du marché du travail peut se faire au détriment de la situation des salariées. Ce la travail de 2016 élargit par exemple les conditions dans lesquelles une entreprise peut procéder à des licenciements pour motif économique. Elle prévoit également que la durée légale de travail peut être relevée, par accord d'entreprise, à 60 heures par semaine en cas de "circonstances exceptionnelles". Cette décentralisation du dialogue social au niveau de l'entreprise peut, à certains égards, imposer la situation des salariées, seuls face à l'employeur, en particulier dans un contexte de risque de délocalisation (Freyssinet, les négociations sur l'emploi, 2015). D'autre part, le report de l'âge légal de départ en retraite et l'augmentation de la durée de cotisation à 43 ans, récemment promulgués, invitent les individus à travailler plus longtemps, parfois au détriment de leur santé physique ou mentale.

Cette dégradation de la situation des travailleurs est d'autant plus regrettable que le travail conserve une place centrale dans la vie des individus (iii). Certes, l'individu contemporain consacre une part importante de son temps aux loisirs selon Jean Vizard (Le sacre du temps libre). Pourtant, le travail demeure central dans la construction et l'épanouissement des citoyens. Selon Dominique

Schnapper (Contre la fin du travail) il permet en effet de nouer des relations, de s'insérer socialement mais aussi de se construire soi-même.

Dans ce cadre, alors que la place du travail au sein des sociétés contemporaines doit être préservée, les pouvoirs publics, nationaux et locaux, doivent s'attacher à redonner du sens au travail (II. B).

Malgré ses faiblesses, le travail demeure essentiel au sein des sociétés contemporaines (i). Il est tout d'abord un devoir nécessaire à l'homme social selon Rousseau (L'Emile). Cette conception du travail comme devoir est reprise et consacrée dans le Preamble de la Constitution de 1946, chaque individu devant apporter son concours à la construction et au bien-être de la société. Ensuite, il est un déterminant essentiel de la croissance économique en vertu du modèle Solow-Swan. Avec le capital et la productivité globale des facteurs, il est un des trois facteurs explicatifs de la création de richesses, cette dernière étant notamment nécessaire pour financer les investissements dans la transition climatique (138 économistes, Sortir de l'impasse, 2016). Enfin, la place du travail doit être préservée dans la mesure où celui-ci contribue souvent à l'épanouissement des individus. Dans la dialectique du maître et de l'esclave (Hegel), l'esclave, pourtant soumis à l'autorité de son maître, s'obtient progressivement son autonomie en travaillant de ses mains. Aujourd'hui le travail est source de reconnaissance et permet de s'insérer socialement. Il convient donc d'accompagner encore davantage les demandeurs d'emploi en renforçant le taux d'encaînement et en réformant le service public de l'emploi. Le rapport de préfiguration de France Travail 2023 propose à ce titre de créer un guichet unique et une collaboration plus aboutie entre l'ensemble des acteurs. Dans les territoires peu dynamiques, l'initiative Territoires zéro chômeurs de longue durée, lancée en 2015 pourrait encore être élargie. Celle-ci vise à délivrer emplois et formations aux personnes les plus éloignées du marché du travail, financés théoriquement ^{avec} les économies réalisées sur les dépenses sociales (RSA, allocation chômage, ...).

Cependant, les pouvoirs publics doivent s'attacher à redonner .7. / 8..

du sens au travail (ii). D'abord, conformément aux préconisations formulées par Dominique Meade (Le travail : une valeur en voie de disparition), les conditions de travail doivent être revuës. Cela répond notamment à une attente exprimée à de multiples reprises dans les cortèges contre la réforme des retraites. Le gouvernement s'est à ce titre engagé à proposer une grande loi sur le sujet d'ici la fin du quinquennat. Celle-ci pourrait être précédée d'une consultation ~~est~~ des travailleurs avec par exemple la constitution d'une assemblée citoyenne, sur le modèle de celles sur la fin de vie et le climat, permettant d'associer plus largement les citoyens au projet de loi (Thierry Pech, Le Parlement des citoyens). Dans les collectivités territoriales, le Comité social territorial ~~de~~ peut être le lieu d'échanges entre les exécutifs et représentants des agents pour améliorer les conditions de travail de ces derniers. Ensuite, les seniors, invités à travailler plus longtemps, doivent faire l'objet d'un accompagnement spécifique pour continuer à trouver du sens dans leur travail et rester en emploi, alors que ~~le~~ la ~~taux~~ ~~d'~~taux d'emploi est plus faible que la moyenne européenne (Trésor Éco, L'emploi des seniors, 2022). Enfin, les pouvoirs publics pourraient investir massivement dans l'amélioration des compétences des travailleurs. Cela permettrait d'une part de renforcer la croissance potentielle mais aussi d'occuper des postes plus riches intellectuellement pour nombre de personnes. À ce titre, le Conseil d'analyse économique (Cap sur le capital humain, 2023) recommande d'orienter davantage de lycéens, en particulier de filles, vers des filières scientifiques et d'avenir.

x

x

x

La citation d'Albert Camus, "Il n'est pas de punition plus terrible que le travail inutile et sans espoir", trouve encore un écho certain dans les sociétés contemporaines. Aux problématiques traditionnellement rencontrées par les travailleurs (mauvaises conditions de travail, salaire insuffisant, surcharge de travail, précarité, ...), s'en ajoute de nouvelles (numérisation, déqualification, ...). Dans ce cadre, alors que le travail demeure central dans la construction des individus et des sociétés, les pouvoirs publics doivent chercher à redonner du sens au travail.

Note de délibération : 13 / 20

Note de correction : 13 / 20

Critère	Corr. 1	Corr. 2	Points
Composition sur une question de la société contemporaine (Ép...	13	13	/ 20

Correction 1 :

Appréciation : Intro intéressante et acception large du sens du travail Plan : 1/ la modernité a favorisé un travail aliénant. 2/ la crise du travail nécessite de retrouver son sens épanouissant. Réflexion intéressante sur la conception religieuse catholique et protestante du travail. Développement de grande qualité et bien rédigé. Aucune faute d'orthographe. Illustrations variées et toujours pertinentes. Dans la partie 2 le candidat analyse bien également l'importance du travail domestique ou associatif. C'est très pertinent. Le candidat insiste très utilement sur le maintien de l'importance du travail dans notre société ; il reste au cœur des enjeux des individus et ne disparaît pas. Une très belle copie qui traite en profondeur le sujet.

Correction 2 :

Appréciation : Un ensemble satisfaisant, documenté de nombreuses sources de lecture et des citations à propose, le plan est très classique mais néanmoins adapté pour cet exercice. Un candidat sur la bonne voie. Travail satisfaisant, dans la moyenne des candidats après relecture du lot et dans la moyenne des candidats; C'est bien !

Harmonisation :

Appréciation :

« Il n'est pas de punition plus terrible que le travail inutile et sans espoir » Albert Camus (1913-1960)

Dans quelle mesure cette affirmation peut faire écho au rapport au travail dans les sociétés contemporaines ?

La très forte mobilisation contre la réforme des retraites de 2023, qui vise à repousser de deux ans l'âge du départ à la retraite, exprime le désarroi d'une population qui perçoit le travail comme inutile et sans espoir, si ce n'est celui de subvenir à ses besoins jusqu'à l'âge de la retraite, temps de repos et de loisir. De par ce rapport au travail, cette population voit alors cette réforme comme une punition car, derrière Albert Camus, « il n'est pas de punition plus terrible que le travail inutile et sans espoir. »

Le travail est de fait un terme polysémique. S'il renvoie de façon large à l'action de l'homme sur le monde, il renvoie de façon spécifique dans nos sociétés contemporaines à l'action de l'homme effectuée contre rémunération. Son but est alors d'assurer la subsistance, voire l'enrichissement. Toutefois, comme le rappelle Dominique Méda dans son ouvrage Le Travail, derrière cette notion de travail réside une dualité éternelle. Certes, tout travail contient une part de pénibilité comme en témoigne son étymologie, *tripalium*, instrument de torture, mais on peut toutefois distinguer un travail physique, pénible voire aliénant et un travail épanouissant fondé sur la responsabilité et la réflexion. Alors que les Anciens ont rejeté ce travail pénible, la modernité a mis l'accent sur la fonction d'épanouissement du travail, effaçant la distinction entre les deux types de travail.

Dès lors, subsiste aujourd'hui un rapport ambivalent au travail dans la société : d'un côté le travail est vu comme un moyen

d'accomplissement et d'épanouissement comme en témoignent les luttes féministes pour le travail des femmes ; de l'autre, il est vu comme inutile, - il ne permet rien, tout juste d'assurer sa subsistance, et aucun épanouissement - et sans espoir - sans perspective d'évolution, de promotion, de changement, d'ouverture vers de nouveaux horizons. Le travail est au centre de la société, l'"Etat-Providence" (François Ewald) est fondé sur le salariat. La société tente ^{alors} de réduire ses effets néfastes par la protection sociale, la réduction du temps de travail et le droit du travail. Pourtant, la remontée de l'inégalité, le retour de la pénibilité et les faibles perspectives dans le travail semblent laisser place à une crise dans le travail, certains appelant à un droit à la paresse. La phrase d'Albert Camus doit alors nous aiguiller pour rendre le travail utile et porteur d'espoir, sans abandonner le travail, au cœur de l'humanité.

Comment les pouvoirs publics doivent-ils agir pour que le travail ne soit plus perçu comme une punition, au sens d'Albert Camus ?

Si la modernité a mis l'accent sur la fonction d'épanouissement du travail, à rebours des Anciens, elle a pourtant favorisé le développement d'un travail aliénant, inutile et sans espoir, insupportable pour nos sociétés contemporaines marquées par l'abondance (I).

La crise actuelle du travail, fondée sur le retour de la pénibilité et la panne de l'ascenseur social, que les politiques du travail ne corrigent pas, appelle à promouvoir le travail, dans une acception large, utile, porteur de perspectives et épanouissant (II).

*

*

*

Si la modernité a mis l'accent sur la fonction d'épanouissement du travail, à rebours des Anciens, elle a pourtant favorisé le développement d'un travail aliénant, inutile et sans espoir, insupportable pour nos sociétés contemporaines marquées par l'abondance (I)

Là où les hommes ont historiquement rejeté le travail, pénible, la modernité a mis l'accent sur la fonction d'épanouissement du travail perçu comme utile et porteur d'espoir (II)

L'homme a historiquement rejeté le travail pénible qu'il faut distinguer de l'œuvre de l'homme (1)

Comprendre le rapport de la société au travail suppose de distinguer, comme le propose Hannah Arendt dans La Condition de l'homme moderne (1958), le travail pénible de l'ouvrage de l'homme, son œuvre, ce qui lui permet de s'accomplir. Distinction faite, pour la philosophe, il convient de supprimer au maximum le travail pénible. Cette pensée se retrouve historiquement dès l'Antiquité.

Dans la Grèce et la Rome antique, le travail pénible est à rejeter et à reléguer aux métiers et aux esclaves pour se concentrer sur le travail de l'esprit. Cette optique est portée par la tradition biblique où Dieu punit l'homme en lui imposant de travailler à la sueur de son front pour vivre (Genèse).

De fait le travail, d'abord de la terre, est inévitable pour la subsistance de l'homme. Mais sa pénibilité, la fatigue qu'il entraîne, entraîne son rejet par la majorité des civilisations. L'esclavage, seul, permettait, de façon inique, de le reléguer à d'autres. S'émanciper de ce travail permet alors de se consacrer à l'otium, loisir cultivé, c'est-à-dire à la réflexion, la politique, l'écriture et la conception. Le rapport au travail relève alors toujours de cette tension contenue en français dans la polysémie du nom commun travail.

La modernité a pourtant mis l'accent sur la fonction d'épanouissement du travail perçu comme utile et porteur d'espoir (2)

Là où l'aristocratie fondait ses valeurs sur l'honneur et reléguait le travail, la bourgeoisie se développe grâce au travail, d'abord marchand, et va devenir centrale dans la modernité. La valeur travail s'installe au cœur de la société car permet l'enrichissement et l'ascension sociale. Le travail devient une forme de légitimité que Weber lie à l'éthique protestante. Pour Max

Weber, le travail enrichit, ce qui est signe de prédestination chez les protestants (Weber, 1908, L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme).

La logique de concours, propre à la méritocratie républicaine, se fonde là aussi sur le travail. De fait, la modernité met au centre le travail par son rôle d'accomplissement de l'homme et d'épanouissement.

Si il est vrai que cette fonction avait ~~été~~ développée tôt dans le catholicisme qui considère que le travail éloigne du vice, permet à l'homme de se contrôler et s'accomplir (comme en témoigne la règle de St Benoît, «ora et labora»), c'est la modernité qui fait du travail une véritable injonction. Dans son roman Les travailleurs de la Mer, Victor Hugo affirme que le travail caractérise l'homme. L'homme façonne la nature, il est «homo faber». La lutte perpétuelle du héros Gildas face aux éléments fait la grandeur de l'homme selon l'écrivain. Ainsi, dans cette vision, même la péribilité est une chose essentielle à l'homme. En ouverture de Tessie des hommes, Antoine de Saint-Exupéry écrit que c'est en se confrontant à la nature que l'homme s'accomplit, et même devient homme.

Dès lors le travail est mis au centre de la société de façon inédite. Il est porté par la révolution industrielle et le progrès. Il contient toutefois des caractéristiques néfastes.

*

La modernité a toutefois développé une forme de travail perçue comme inutile et sans espoir, insupportable pour nos sociétés contemporaines marquées par l'abondance (B)

L'arènelement de la société capitaliste entraîne le développement d'un travail aliénant, inutile et sans espoir (1)

La modernité apporte une rationalisation de la production portée par la révolution industrielle et l'arènelement des machines. Le développement de la condition ouvrière et l'occasion du développement d'un travail aliénant, où les ouvriers ne possèdent plus leurs moyens de production si ce n'est leur corps selon Marx (Le Capital). Le développement du taylorisme (Taylor, 1910, L'organisation scientifique du travail) avec le travail à la chaîne, le séquençage en plusieurs mini-tâches, la dictature du chronomètre viennent enlever toute perspective d'épanouissement. Georges Friedmann dans Le travail . 6/10..

en mettes en 1956 montre les méfaits d'un travail séquencé en ce qu'un ouvrier n'a plus le sentiment de participer à la construction d'un objet. Le travail n'est plus perçu comme utile par le travailleur; ni même comme porteur d'espoir car la promotion et les perspectives sont limitées. Si la part de ce travail ouvrier a diminué en France et si les méthodes de travail ont évolué vers le hautisme par exemple, cette forme de travail se retrouve aujourd'hui dans le travail de caissier, dans le travail de préparateur de commandes internet ou dans celui de standard téléphonique où l'homme n'est qu'un moyen de production parmi d'autres comme le capital. A ce titre, le sociologue Gaborieau a pointé du doigt cette exploitation renouvelée face à l'avènement de la robotique.

La société a alors essayé de pallier les méfaits de cette organisation du travail pour améliorer la condition du travailleur et redonner du sens au travail ou le réduire (2)

L'Etat-providence mis en place après 1945 a permis de donner une condition digne au travailleur. Il témoigne de l'importance du travail dans la société depuis l'époque moderne puisque son financement se fonde sur le travail. Ainsi Robert Castel montre que par le développement de l'Etat-providence, le salarié est sorti d'une condition indigne pour se tourner vers une condition intégrative et protectrice. Le travail ouvre droit à de nombreuses protections, maladie par exemple. (Robert Castel, Les Métamorphoses de la question sociale, 1995). Le travail est ainsi valorisé. Il permet une amélioration des conditions de vie, offre une reconnaissance, ouvre à des espaces de sociabilité et permet de s'épanouir.

La pénibilité du travail n'en reste pas moins présente

et une réponse apportée a alors été de réduire le temps de travail.
 Le Front Populaire qui limite le temps de travail à 40h par semaine et
 aura droit à 15 jours de congés payés aux lois Aubry I et II, le
 temps de travail est d'aujourd'hui de 1607 heures par an dont 5 semaines
 de congés payés là où il était de 6000 au 19^{ème} siècle.

Dominique Méda dans son ouvrage de 1998, Einstein avait raison, il faut
 réduire le temps de travail, appelle à ce titre à le diminuer davantage.

De fait des voix se sont fait entendre au 19^{ème} siècle comme aujourd'hui
 pour promouvoir un "droit à la paresse" (Paul Lafarge) contre l'injonction
 permanente au travail.

Si ces évolutions ont permis d'améliorer le rapport au travail,
 il n'en reste pas moins que, pour beaucoup, le travail reste inutile et
 sans espoir, ^{peut} alors perçu comme une punition de la vie et donne lieu
 à une crise du travail aujourd'hui.

*

*

La crise actuelle du travail, fondée sur le retour de la
 pénibilité et la panne de l'ascenseur social, que les politiques du
 travail n'endiguent pas, appelle à promouvoir le travail, dans son
 acception large, utile, porteur de perspectives et épanouissant (II)

Le retour de la pénibilité, la dégradation des conditions
 de travail et la panne de l'ascenseur social sont à l'origine d'une
 crise du travail que les politiques du travail n'endiguent pas (A)

Le retour de la pénibilité, la dégradation des conditions de travail
 et la panne de l'ascenseur social viennent miner le rapport au travail dans
 les sociétés contemporaines (1)

Les mutations du travail viennent accroître la pénibilité et

l'insécurité du travail. Ainsi, outre la robotisation qui est l'occasion d'un retour du taylorisme (Gabarieu), l'ubérisation est un phénomène qui fragilise le travail. En effet le développement des statut d'auto-entrepreneurs attire par l'indépendance mais comporte des effets néfastes comme l'absence de protection. Sarah Abdelnour dans Moi, petite entreprise en 2017 pointe « l'emprise de l'indépendance » d'un travailleur Uber contraint de travailler sur de longues plages horaires pour un gain relativement faible. A cela s'ajoutent les nouvelles injonctions issues du Nouvel esprit du capitalisme, mis en lumière par Boltanski et Chiapello. Le capitalisme a intégré les critiques pour développer l'idéal-type de l'entrepreneur jeune et dynamique. Si ce format semble permettre de donner du sens au travail, il a pour effet pervers de demander un investissement encore plus important aux travailleurs menant au burn-out, au stress et aux troubles musculo-squelettiques (Ehrenberg, 1991, La fatigue d'être soi). Ainsi, la pénibilité touche de nombreux pans de l'emploi.

A cela s'ajoute un ^{faible} niveau de vie et une panne de « l'ascenseur social » (Louis Chauvel) qui entère alors tout sens au travail. De fait, le 21^{ème} siècle est le terrain d'une remontée des inégalités, notamment de patrimoine, où 10% des plus aisés possèdent 76% du patrimoine mondial (Pirotta, Le capital au 21^{ème} siècle, 2013). Il faut en comparaison ~~de~~ ^à génération pour sortir de la pauvreté selon Esther Duflo. Le travail, même dans sa fonction de subsistance peut paraître alors pour certains inutile.

De plus, d'autres formes de travail ne sont pas prises en compte, voire sont dévalorisées, et participent alors de la crise du travail (2)

C'est tout d'abord le secteur associatif qui n'est pas pris suffisamment en compte dans le travail. De fait, le travail associatif est difficilement considéré comme tel. C'est pourtant un travail avec une utilité sociale très importante. Ne pas le reconnaître participe de la dévalorisation du travail.

C'est ensuite « l'invisibilisation du travail domestique » (Christine Deshay). Le « travail invisible » que représentent les tâches domestiques ne sont pas considérées et participent alors de la difficulté des femmes à s'épanouir dans leur travail, du fait d'une charge mentale supplémentaire.

Ces évolutions conduisent à une crise du travail que les politiques du travail n'endiguent pas (3)

Le travail est alors perçu comme inutile ou comme sans espoir et sans épanouissement pour beaucoup face à ces évolutions. La réforme des retraites perçue comme une punition en témoigne. Elle éloigne en effet les travailleurs du « 3^{ème} âge », ce temps défini par Olivier Galland comme un temps en bonne santé où l'individu est libéré du joug du travail et jouit de sa pension pour profiter de la vie avant d'entrer dans l'âge de la dépendance.

Les différentes mesures prises pour y remédier n'ont pas permis de renverser la dynamique. La mise en place du RMI en 1988 puis du RSA en 2009 a été accusé par certains de fabriquer des trappes à inactivité. Le travail serait inutile face à la pension du RSA comparé à la perspective de salaire, de pénibilité et de conditions de travail. Le compte pénibilité permet toutefois de prendre en compte cette dernière tandis que le système de retraite prend en compte les différents métiers pour prendre en compte les difficultés liées au travail.



Ainsi, il convient de promouvoir le travail, dans son acception large, travail utile, porteur de perspectives, épanouissant et protecteur en fonction de son degré de pénibilité (B)

Il conviendrait tout d'abord de remettre le travail au cœur de l'épanouissement individuel car il n'est pas prêt de disparaître (1)

Tout d'abord, si le travail subit de fortes évolutions et tend à se réduire avec la robotisation, il n'en reste pas moins au cœur de l'humanité. Frey et Osborne affirmait certes en 2013 que 67% des emplois seraient automatisables en 2030. Toutefois, le travail est nécessaire pour relever les défis de notre temps comme la transition écologique. Keenes dans ses perspectives de l'économie pour ses petits-enfants prédisait l'avènement d'une société où l'abondance serait totale et où les humains n'auraient alors plus besoin de travailler. Cette vision semble malheureusement utopique et il convient de stimuler le travail qui, pertinent et effectivement

épanouissant, le lieu de la sociabilité et un moyen de se sentir utile à la société. Dans ce cadre, il conviendrait de valoriser le secteur associatif par une meilleure rémunération, en tant que secteur très utile à la société. Il serait aussi pertinent de stimuler le retour au travail en augmentant le bénéfice du retour à l'emploi. La réforme du RSA, revenu de solidarité active initiée par le Gouvernement semble de ce fait aller dans le bon sens.

Il serait de plus pertinent de prendre en compte le travail domestique ~~ou~~ comme travail afin d'aider à la reconnaissance de cette activité. Une rémunération de ce travail fondée sur le coût d'une telle activité si l'on sollicitait le secteur marchand peut paraître utopique mais le débat mériterait d'être lancé.

Revaloriser le travail sous-entend alors ensuite une réelle prise en compte de la pénibilité pour se tourner vers un travail épanouissant(?).

La prise en compte d'une manière approfondie de la pénibilité semble une piste primordiale. Ainsi revoir les critères de pénibilité du compte pénibilité ou du système de retraite serait une première piste. De plus, si le salariat est le support d'une protection des travailleurs, il convient de s'assurer que les travailleurs sont tous protégés. Ainsi, depuis Abdchoua, il serait utile de requadrer en travailleurs salariés tous les micros entrepreneurs de plateforme à l'instar de ce qui a décidé la Cour de Cassation en 2020 pour un salarié Uber (Cassation 2020, Uber). (Un travail gagnerait de plus à être basé sur la promotion sociale pour garantir que le travail ouvre des perspectives.)

Enfin, il est nécessaire d'éduquer les citoyens au loisir (3)

En effet, comme l'affirme Kant (Réflexion sur l'éducation), c'est l'homme et la seule créature qui doit être éduquée. De fait, le loisir

Suppose une certaine éducation pour occuper son temps. Comme l'affirmait Hannah Arendt dans son ouvrage La Crise de la culture, l'éducation scolaire doit se concentrer sur les fondamentaux, pour pallier les 11% d'illettrisme en France en 2022 par exemple. L'éducation permettra à tous de ~~de~~ utiliser son temps de loisir pour s'épanouir. L'inverse conduira à une séparation entre les plus aisés et cultivés, tournés vers la culture, et les plus précaires, déçues comme a pu le montrer Paul Lazarsfeld dans Les Chômeurs de Maréchal en 1933. Ces individus qui se retrouvent au chômage sont, dans son étude, incapables d'utiliser leur temps libre car sont désorientés par le vide auquel correspond la perte de leur emploi. Seul de cette façon, ~~leur~~ ^{par l'éducation,} travail leur sera utile pour le ~~leur~~ loisir.

*

*

*

Pour conclure, le rapport des Français au travail peut se rapprocher d'un rapport à une punition puisqu'ils perçoivent parfois le travail comme inutile et sans espoir. La phrase de Camus est alors très pertinente. Face au retour de la pénibilité, de la panne de l'ascenseur social et la perte relative de conditions de vie, il convient de réaffirmer la valeur du travail, de développer un travail épanouissant, de valoriser son utilité et d'éduquer les individus au loisir.

Note de délibération : 14.5 / 20

Note de correction : 14.5 / 20

Critère	Corr. 1	Corr. 2	Points
Composition sur une question de la société contemporaine (Ép...	13.5	15	/ 20

Correction 1 :

Appréciation : Quelques éclairages pertinents, notamment sur le travail vecteur de lien social, des citations bien maîtrisées Une bonne maîtrise du sujet et des attendus de l'épreuve

Correction 2 :

Appréciation : Le propos est clair, structuré et riche de nombreuses références pertinentes, variées et bien mises à profit. La sujet est bien traité dans une problématique adaptée. La réflexion proposée se développe de manière très cohérente et fluide et s'avère agréable à lire. Bonne copie.

Harmonisation :

Appréciation :

David Graeber dans son ouvrage Bullshit jobs publié en 2018 décrit la hausse des métiers considérés comme inutiles et très précaires dans les sociétés contemporaines. Les métiers, bureaucratiques, manuels ou dans les nouveaux secteurs du marketing et de la communication, désorienteraient les individus ne comprenant pas le sens de leur travail.

Il semble ainsi que le rapport au travail dans les sociétés contemporaines pourrait être résumé par l'affirmation d'Albert Camus suivante : "Il n'est pas de punition plus terrible que le travail inutile et sans espoir". Le travail, s'il est à la fois une activité humaine, une dette et un facteur de production, désigne également une valeur. Le rapport à l'activité et la valeur du travail est néanmoins particulier ^{diffus} l'avènement des sociétés contemporaines à la Modernité.

En effet, si certaines sociétés prémodernes considèrent le travail comme une punition, néanmoins utile car répondant aux besoins élémentaires, les sociétés contemporaines détiennent un rapport au travail différent. Le travail y devient une activité économique utile, permettant aux individus de servir une vocation et de faire partie intégrante d'une institution vectrice de lien social. Le travail est également considéré en démocratie comme un potentiel de mobilité sociale et de changement, donc facteur d'espoir. Le rapport idéalisé au travail s'est progressivement dégradé par la modernisation rapide et l'industrialisation, le travail étant considéré comme une punition voire une aliénation. Instrumentalisé par les régimes totalitaires, le travail a pu servir d'asservissement de l'individu, loin de l'idéal d'émancipation promise.

La vision punitive du travail n'est toutefois pas uniforme dans les sociétés contemporaines, dépendant de facteurs

démographiques voire culturels. Le travail en tant qu'activité semble en déclin dans les sociétés contemporaines, en raison de la hausse des loyers, du capital et l'automatisation. De plus, la valeur travail est relâchée, plus considérée comme vecteur d'espoir en raison de la précarisation et l'allongement du temps de travail. Le travail semble ainsi de plus en plus inutile et sans espoir dans le contexte de dérèglement climatique, réduisant la croyance au progrès et port crise sanitaire, ayant modifié les temps de travail et brouillant les frontières entre vie professionnelle et vie privée.

Dans ce contexte, dans quelle mesure le travail doit-il être repensé dans les sociétés contemporaines afin de demeurer une activité utile et une valeur vecteur de lien social et d'espoir ?

Si les sociétés contemporaines sont fondées sur l'idée du travail comme une activité utile et une valeur porteuse d'espoir, le rapport au travail s'est progressivement dégradé dans la majorité de ces sociétés au point d'être considéré comme une punition voire une aliénation (I). Le rôle intégrateur du travail étant néanmoins nécessaire dans des sociétés voyant moins en l'avenir, la valeur travail doit être repensé en faveur de progrès et l'activité professionnelle devrait être mieux protégée et valorisée (II).

* * *

Les sociétés contemporaines sont fondées sur le travail comme une activité utile et une valeur porteuse d'espoir, rompant avec une vision punitive du travail dans certaines sociétés prémodernes (IIA).

Avant l'avènement des sociétés contemporaines, le travail a pu être considéré comme une punition par certaines sociétés. Néanmoins, cette punition était utile car permettant la survie et la permanence des individus, donc facteurs d'espoir.

Durant l'Antiquité, les Grecs avaient ainsi une vision très négative du

travail, pouvant déformer et dégrader le corps. Le travail manuel étant réservé aux esclaves, issus de peuples étrangers et, surtout après les guerres. Le travail des esclaves est fondé ainsi en partie sur une vision punitive. Malgré cette disaffection du travail, il est vu comme utile pour répondre aux besoins élémentaires. Aristote affirme ainsi dans La politique que l'esclavage est "cum jure quod il est utile", justifiant que le travail soit réservé à ce groupe spécifique.

Une vision punitive peut également se trouver dans le christianisme. En effet, dans la Bible, Adam et Ève sont punis pour avoir cédé à la tentation par le travail, Adam étant condamné à travailler les champs pour se nourrir et Ève condamnée au travail de l'enfantement. Cette vision punitive se matérialise dans l'origine même du mot travail en latin, *tripalium*, désignant initialement un instrument de torture. Le travail est néanmoins bien une activité utile, répondant aux besoins élémentaires, même chez les Grecs. Comme le rappelle Hannah Arendt à propos de la vision grecque du travail, celui-ci était tout de même nécessaire car répondant "au cycle de la vie". La vision punitive d'un travail sans espoir ne peut être néanmoins généralisée à l'ensemble des sociétés primitives, les moines, notamment par exemple un lien fort avec le travail comme une voie de rapprochement avec Dieu durant le Moyen-Âge.

Le rapport au travail dans les sociétés contemporaines a toutefois engendré une rupture, le travail devenant une activité utile économiquement et socialement, vecteur de lien et d'évolution sociale, donc d'espoir.

La Modernité, notamment par le biais des Lumières, promit avec une vision punitive pour promouvoir l'émancipation individuelle par le travail. La fin de l'ouvrage de Voltaire intitulé Candide illustre cette vision émaripatrice puisque "le travail nous éloigne des vices, de l'ennui et du besoin". Le travail s'affirme comme une activité servant à la production et à la croissance des richesses, notamment par sa division en multiples tâches. Adam Smith montre les bienfaits économiques de la division du travail en Angleterre dans une manufacture d'épingle, cette division devant servir à agrandir les richesses. Les sociétés contemporaines semblent ainsi émerger avec la division du travail, devenant une institution au même titre que la famille et la religion. Le sociologue Émile Durkheim illustre ce changement dans La division sociale du travail. Les sociétés, autrefois, fondées sur une solidarité mécanique où tous les individus réalisent la même tâche, sont désormais liés par une solidarité organique. Les individus y réalisent des tâches diverses mais complémentaires, le travail devenant le premier lien social.

Le travail devient également synonyme d'espoir. Dans L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme (1909), Max Weber met en évidence la vision nouvelle du travail, le "travail" comme une voie de salut permettant de voir des signes d'illumination par Dieu lui-même. Le travail sert ainsi de mobilité sociale, notamment par l'école. Il devient une activité et valeur promues par les sociétés démocratiques contemporaines, consacrant le droit au travail à l'instar de l'alinéa 5 du Préambule de la Constitution du 27 octobre 1946.

Le rapport idéalisé au travail s'est néanmoins progressivement dégradé.

*

Le rapport au travail s'est progressivement dégradé dans la majorité des sociétés contemporaines, du fait des phénomènes de précarisation et d'allongement du travail, désormais vu à nouveau comme une punition voire une aliénation (IB).

Le rapport au travail dans les sociétés contemporaines fait écho à la citation d'Albert Camus car l'utilité du travail s'est raréfiée et la valeur du travail relativisée.

L'industrialisation a en effet favorisé la division du travail en tâches répétitives, pouvant être dénuées de sens ou d'utilité pour le travailleur. Karl Marx met en évidence dans Le Capital (1888) le triple phénomène de l'aliénation par le travail. Le travail serait porteur d'aliénation par rapport au capitalisme, aux machines et à soi. Le prolétariat serait soumis à un travail inutile et qui n'émancipe pas. Son murmur Paul Lafargue poursuit sa thèse dans Le Droit à la paresse, où il relativise la valeur du travail, accusé de déformer le corps des ouvriers tandis que le temps libre serait véritablement émancipateur.

Une vision punitive du travail a ainsi ré-émergé, notamment en raison de son instrumentalisation pendant les totalitarismes. Les camps d'extermination et d'imprisonnement par les régimes nazi et soviétiques étaient qualifiés de "camps de travail", cette activité s'écrasant jusqu'à la mort. Le régime de Nishy avait également pour devise "Famille, travail, patrie", le travail étant assimilé à l'asservissement si l'État s'en sert contre les individus.

Le rapport au travail s'est de plus en plus modifié par la société de loisirs mais aussi par la hausse des formes atypiques et précaires du travail. Luc Boltanski montre ainsi dans Le nouvel esprit du capitalisme la prise en compte du patronat de l'émergence de meilleures conditions de

travail par les syndicats. Néanmoins, l'amélioration de ces conditions s'est faite au détriment d'une précarisation avec des contrats atypiques à temps limité ou modifiant le temps de travail.

Le rapport dégradé au travail dans les sociétés contemporaines s'explique également par le vieillissement démographique, même s'il dépend aussi de facteurs culturels.

L'allongement de la vie au travail crée en effet un nouveau rapport à celui-ci dans les sociétés contemporaines, pouvant participer à amoindrir l'avenir de l'individu devant travailler plus longtemps. L'espérance de vie ayant augmenté soudainement de 65% tout au long du XIX^e siècle, ce vieillissement démographique a obligé à l'allongement du temps de travail et le décalage de l'âge de départ a été subit en Europe. Ce vieillissement a provoqué des frictions en France, où l'essentiel de la vie est consacré à l'activité professionnelle au détriment du repos pendant la retraite.

Le rapport dégradé au travail n'est pourtant pas uniforme dans les sociétés contemporaines. L'économiste Blanchard montre ainsi la préférence des Européens pour le loisir contrairement aux États-Unis, où le travail est plus valorisé. À titre d'exemple, au Japon, le travail n'est pas dévalorisé malgré le vieillissement démographique, certains individus préférant allonger leur durée de travail avant la retraite. De plus, même si l'emploi peut se révéler "inutile et sans espoir", les migrants venant d'Afrique subsaharienne en Europe préfèrent leur travail à la pauvreté vécue dans leurs pays d'origine. La vision française du travail se révélerait ainsi punitive, le travail étant un marqueur de rang social. Philippe d'Orbanne illustre cette conception française dans L'Ébranlé français (2005). Le travail en France serait une marque de dignité, un bien-être étant considéré comme un "déclassement" contrairement à un Américain l'interprétant plutôt comme un "nouveau départ".

Cette vision punitive, selon l'auteur, serait due à un lien particulier des Français avec l'autorité hiérarchique.

*

Le travail, étant considéré comme de plus en plus "inutile et sans espoir" dans les sociétés contemporaines, est relativisé en tant qu'œuvre et sacrifié en tant qu'autorité. Il serait vecteur d'inégalités et vécu de plus en plus longtemps au cours d'une vie. Cette vision punitive du travail est néanmoins porteuse de risques pour les sociétés contemporaines car l'institution du travail est victime de cohésion sociale et d'espoir. Le dernier désignerait selon Spinoza dans L'Éthique "une joie inconstante sur laquelle nous doutons dans une moindre mesure". Les pouvoirs publics devraient ainsi repenser le travail pour qu'il redevienne un facteur d'espoir.

*

*

*

Le rôle intégrateur du travail est pourtant nécessaire dans les sociétés contemporaines, dont les liens sociaux et la croyance en l'avenir sont fragilisés (IDA).

Le rôle intégrateur du travail est en effet nécessaire pour préserver la cohésion sociale dans les sociétés modernes.

L'avènement d'une ère post-industrielle diminue le lien social porté par le travail. La baisse de la syndicalisation et l'émergence de l'économie collaborative, par le biais de plateformes comme Uber, risquent en effet de faire augmenter les formes atypiques de travail, de plus en plus précaires. Le travail joue également un rôle dans la cohésion sociale en réduisant les inégalités. Le sociologue Robert Castel dans L'insécurité sociale montre que l'emploi est nécessaire pour maintenir les liens sociaux, une entrée dans le

chômage pouvant engendrer une véritable exclusion et "disqualification sociale".

Le rôle intégrateur de l'activité professionnelle est néanmoins menacé par l'automatisation et la transformation numérique. L'auteur Jeremy Rifkin annonce ainsi La fin du travail en raison du progrès technique, risquant de provoquer un chômage de masse rattaché au développement des sociétés contemporaines. La fin du travail semble accélérée par les progrès de l'intelligence artificielle, visant à imiter les tâches cognitives humaines. Le développement de l'intelligence artificielle risque de rendre le travail de plus en plus inutile et sans espoir en favorisant les tâches routinières et en nuisant à l'autonomie du travailleur selon Franck Stratégie en 2018 (Quels effets de l'intelligence artificielle sur l'emploi?).

La dégradation de la valeur du travail désoriente les individus dans des sociétés contemporaines où l'espoir semble s'amincir en raison d'une vision pessimiste de l'avenir.

Le travail est en effet un repère chronologique pour les individus avec un encadrement des heures de travail et de l'âge de départ à la retraite par les pouvoirs publics afin de les protéger. Cette protection semble néanmoins inadaptée à l'évolution actuelle des formes du travail. Le travail serait désormais vecteur de fatigue. Haronun Rosa illustre ce sentiment dans l'activation du monde en montrant que la multiplication des modes de vie et des métiers épuise les individus. La crise sanitaire a pu donner ainsi l'impression d'un temps de travail moins régulier, à la frontière entre vie privée et professionnelle, malgré le droit à la déconnexion. L'Organisation mondiale de la santé observe ainsi un "mal pandémique" à l'échelle globale, une fatigue individuelle après la crise sanitaire de 2020.

Le travail ne désigne plus forcément une valeur pour les jeunes générations lorsque leur activité professionnelle est rattachée à l'idée de progrès, par exemple contraire à leurs engagements contre le réchauffement climatique. Les sociétés contemporaines auraient ainsi une vision pessimiste de l'avenir, sans que le travail puisse y remédier. Pierre-André Taguieff affirme dans l'Effacement de l'avenir en 2000 que les sociétés peinent à se projeter dans leur avenir en raison d'un "présentisme" élevé et d'une moindre croyance au progrès.

La valeur et l'activité du travail devraient ainsi être profondément repensées afin de retrouver le rôle d'intégration, non de punition.

*

Il est nécessaire de refonder la valeur du travail comme vecteur d'espoir et de protéger davantage le statut professionnel des individus (GIB).

La valeur travail devrait être repensée de façon à valoriser son utilité, pour qu'elle soit portuse d'espoir pour les individus.

Certains métiers, comme les métiers manuels, étant peu valorisés, Matthew Crawford invite à repenser la valeur de ces métiers, émanant pourtant les individus en leur permettant de fabriquer eux-même leurs objets plutôt que de dépendre totalement de la société de consommation. Dans L'éloge du carburateur, il insiste sur la valeur du travail manuel et intellectuel, qui ne devrait être différencié.

Dominique Méda invite également à sortir d'une vision "économiste" du travail en le considérant pas seulement comme une richesse économique mais aussi un valeur social. Dans Le travail en question (2014), elle prône de disenchanter la valeur travail, c'est-à-dire à reconnaître son utilité tout en ne la mettant pas au centre des priorités individuelles. Le travail comme activité gagnerait ainsi à s'adapter aux enjeux actuels comme le dérèglement climatique tandis que le travail domestique, non comptabilisé dans le PIB, pourrait être mieux valorisé. De même, toute forme d'inclavage et d'asservissement devrait continuer à être réduite à la fois au niveau national par les contrôles des pouvoirs publics et à l'échelle internationale par l'action diplomatique française.

Cette revalorisation de la valeur travail ne peut être efficace sans une protection du travail comme activité pour qu'il ne soit plus considéré comme une punition.

La protection du statut professionnel demeure ainsi une priorité, comme le montre la création du statut d'auto-entrepreneur en 2006 dans un contexte de forte numérisation. Le droit du travail est ainsi amené à fortement évoluer à l'aune de l'ubérisation et du progrès de l'intelligence artificielle. Les formations professionnelles couplées à une plus grande protection sociale et un "revenu universel d'activité", prévu dans le cadre du Plan France Solidaire, permettrait de mieux protéger l'activité professionnelle. Issue de la théorie de la justice de John Rawls, ce revenu permettrait d'assurer une protection minimale à tous les individus pour protéger les plus défavorisés tout en incitant à la reprise de l'emploi. La revalorisation de l'activité professionnelle dans certains secteurs pourrait être remplacé par des métiers focalisés sur le soin et le social. Jeremy Rifkin

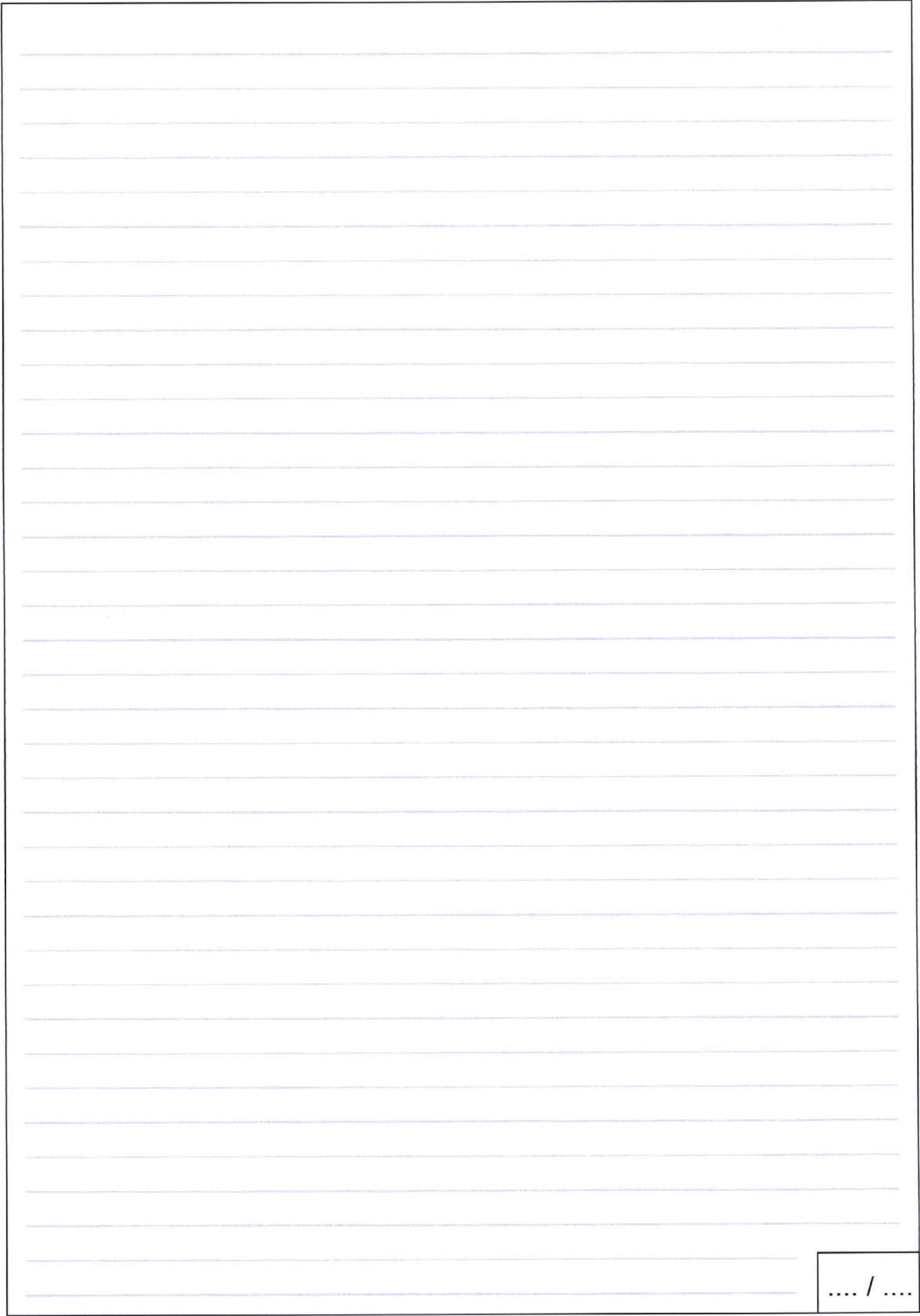
proposer une solution dans la fin de son ouvrage La fin du travail. Les métiers du "care" devraient ainsi à redonner de l'utilité et de l'espoir dans les sociétés contemporaines traversées par le vieillissement démographique selon Cynthia Fleury dans La société du care, avec un développement des métiers de l'autonomie.

*

*

*

Si les sociétés contemporaines se sont fondées sur un idéal du travail comme le facteur de production utile économiquement et socialement ainsi que l'institution tutélaire de lien social, donc d'espoir, une vision punitive du travail comme étant "inutile et sans espoir" selon les mots d'Albert Camus a progressivement émergé. Le rapport au travail ne subit pas la même dégradation dans toutes les sociétés selon des facteurs culturels et démographiques. L'utilité et la valeur du travail sont toutes les deux menacés et être porteurs d'inutilité et de désespoir dans le contexte des transitions écologique et numérique. Il semble ainsi nécessaire d'aligner la valeur et l'utilité professionnelles. Yawouba Sawadogo a ainsi repensé le travail au Burkina Faso en promouvant le travail agricole basé sur une méthode ancestrale pour lutter contre la désertification. Dans L'homme qui arrêta le désert, il montre comment une société contemporaine s'adapte au réchauffement climatique en dédiant des emplois à la lutte contre la sécheresse.



Note de délibération : 16.5 / 20

Note de correction : 16.5 / 20

Critère	Corr. 1	Corr. 2	Points
Composition sur une question de la société contemporaine (Ép...	16.5	16.5	/ 20

Correction 1 :

Appréciation : Sujet appréhendé dans toutes ses dimensions Composition structurée et bien écrite Sujet problématisé Problématique sous-tendant les développements Références utiles à la démonstration Proposition de solutions

Correction 2 :

Appréciation : Une copie nourrie d'exemples historiques et de littérature socio-politique.

Harmonisation :

Appréciation :

Dans le film Nomadland, Chloé Zhao représente les effets de l'automatisation et de la mondialisation sur le marché du travail américain. Son personnage principal, ayant travaillé dans sa jeunesse dans une cité ouvrière, est désormais contrainte à vivre dans un van, traversant le territoire national à la recherche de missions faiblement rémunérées, permettant de subvenir à ses besoins. Elle témoigne ainsi d'un développement d'une nouvelle catégorie de "nomades" précaires, pour qui le travail apparaît comme une peine, et est associée au désespoir.

Le travail occupe aujourd'hui une part conséquente du temps de vie des hommes et des femmes quelle que soit leur société. La réalisation de tâches professionnelles, à laquelle est attribuée une rémunération, structure le temps, la vie et les rapports interhumains. Initialement peu considéré, comme son étymologie latine - *tripalium* signifiant souffrance voire torture - en témoigne, le travail est devenu une activité partagée entre la quasi totalité des individus et un facteur de réalisation personnelle ou collective, voire d'émancipation de son statut d'origine. Il a, de plus, constitué la matrice de progrès sociaux, tels que le développement de la protection sociale ou l'obtention par les femmes de l'ensemble des droits associés à leur citoyenneté.

Cependant, ^{bien que} placé au cœur du pacte social de nombreuses communautés humaines, le travail a connu de profondes transformations depuis le début du XX^e siècle, ayant renouvelé le rapport

des individus à celui-ci. L'automatisation puis la numérisation de l'économie ont fragmenté les missions professionnelles et réduit les solidarités interpersonnelles. Des conséquences du progrès technique sur le rapport au travail ont pu être constatées devant la crise sanitaire, scindant les personnes entre ceux pouvant exercer leurs tâches à distance et ceux dans l'incapacité de le faire, ce qui a provoqué pour les uns une solitude nouvelle et pour les autres une inactivité ou une mise en danger accrue. La mondialisation a également causé une plaçaison du marché du travail et contribué au développement dans certaines sociétés d'un chômage de masse. En ^{raison de la} spécialisation des économies et de la dislocation au niveau mondial des chaînes de production, les travailleurs ne peuvent constater la réalisation des missions auxquelles ils ont participé ou se mouvoir dans une demande de travail diversifiée, renvoyant un sentiment d'assignation.

Cette perte de sens et cette impression d'immobilité, associées à une hausse des inégalités semblent forger l'actualité du constat d'Albert Camus, selon lequel "il n'est pas de punition plus terrible que le travail inutile et sans espoir". Dès lors, le travail dans les sociétés contemporaines peut-il encore être un facteur de solidarité, d'amélioration des conditions de vie et donc, d'espoir?

Conçu comme une punition réservé à quelques-uns, le travail s'oppose aux vocations, avant de progressivement devenir un outil de réalisation personnelle et de gains collectifs (2). Face aux transformations du rapport au travail liées au progrès technique et à la mondialisation, une amélioration des conditions d'exercice et une valorisation accrue de l'utilité sociale des métiers pourrait permettre de dépasser l'amertume et de renouveler les espoirs (3).

*
* *

Le travail est initialement réservé à la classe laborieuse, tandis que sont valorisées les vocations et les tâches intellectuelles, seules considérées utiles et facteurs d'espoir (IA).
comme

Les travailleurs sont conçus comme des individus punis par la Providence, sujets à de la souffrance, tandis que l'absence de travail est d'espoir.

Le travail est lié ontologiquement à la peine et à la punition. L'Éden, tel que peint par Brueghel l'Ancien, représente un temps où le travail était inutile, Dieu donnant à chacun ce qui était utile à son existence. Le travail est alors second, conséquence selon l'Ancien Testament du péché originel : parce qu'Adam et Ève sont fautifs, ils doivent faire usage de leurs capacités pour produire de quoi vivre. Ainsi, dans la tradition chrétienne, ayant fortement imprégné les sociétés européennes, le travail est associé à la punition divine.

Il est dès lors réservé aux classes sans titre ni possession, celles-ci étant soumises à une exploitation. Les esclaves antiques sont ceux qui travaillent et permettent à la Cité d'exister, tout en assurant le bien-être et l'oisiveté de leurs maîtres. Pétrone dans Le Satyricon présente ainsi ces derniers comme les acteurs d'un buffet d'une richesse extrême, sans qu'ils n'aient le droit d'en bénéficier et sans espoir d'élévation future. La société d'ordres du Moyen-Âge repose également sur une distinction entre travailleurs agricoles, notamment les serfs, et possédants, membres du clergé ou de la noblesse, les premiers permettant aux seconds de se consacrer à leur vocation.

Par conséquent, le travail n'est valorisé que lorsqu'il sert des intérêts supérieurs, tels la guerre ou les travaux intellectuels et spirituels, considéré alors comme une vocation et non comme une punition.

La mise à disposition de soi au service de Dieu ou d'une réflexion intellectuelle est considérée comme préférable à l'exercice de tâches physiques et douloureuses. Lucrèce décrit ainsi dans le poème "Suae maii magno" (De natura rerum),

le caractère préférable de la posture d'observateur et de comptable de la nature à celle de la réalisation par autrui de tâches agricoles. Cette mise à l'écart du travail comme production correspond à la notion d'otium antique, se traduisant par une consécration du temps à la réflexion et aux œuvres intellectuelles. Le travail monacal, composé de tâches agricoles et de retranscription de textes bibliques ainsi que de temps de prières est, quant à lieu, dédié entièrement à Dieu.

La vocation de chevalier est elle aussi valorisée, associée aux valeurs de cet ordre et à une figure héroïque. Chrétien de Troyes décrit les exploits d'Yvain ou le chevalier aux lions risquant sa vie pour la préservation de tous. Lorsqu'il n'est pas en armes, le chevalier peut être oisif et faire usage au quotidien de son statut des privilèges

Ainsi, le travail, au sens de production de richesses matérielles, est initialement peu considéré, y compris lorsque l'activité est lucrative. La figure du trauchand de Venise, présentée comme attiré par l'or et faisant de lucre par Shakespeare, le souligne. Le seul travail, au sens moderne du terme, est celui qui produit du savoir ou se sacrifie au nom de causes supérieures ou d'espoirs pour l'ensemble des hommes.

*

Cependant, le travail est devenu un facteur de réussite et d'émancipation, reposant sur un culte de l'effort, individuel ou collectif, ainsi que la matrice d'une société plus équitable (TB).

La modernité a progressivement associé le travail à l'accomplissement de l'homme, ouvrant un espace de réalisation par l'effort.

Le travail est considéré comme un préalable à l'élévation de soi, à condition de faire preuve de discipline. Hegel place le travail au cœur de Phénoménologie de l'esprit et comme un facteur d'émancipation. Dans le paradigme du maître et de l'esclave, le second tire bénéfice de son

* conduisant au renversement du rapport de travail propre travail, tandis que le premier, ainsi, perd à terme les avantages de son statut*. L'effort et la discipline sont ^{ainsi} un présupposé à la conquête de l'individu, par son travail, des fruits de celui-ci. Kant développe, à cet égard, un traité de pédagogie plaçant l'obéissance et la discipline au cœur de l'éducation, celle-ci étant une première phase à l'autonomie, placée en regard.

Au-delà, le développement du capitalisme puis du communisme repose sur le travail comme principale valeur. Celui-ci est dès lors pleinement valorisé par la société, car utile à tous, et symbole de la révérité des individus. Weber, dans De l'éthique protestante, formule un lien de cause à effet entre l'écosystème du protestantisme et du capitalisme, le mouvement religieux favorisant des comportements d'entreprise et de poursuite de gains, afin de témoigner de sa valeur. Ainsi, le travail est symbole de sa révérité et encourage le développement économique dans le cadre de la Révolution industrielle. Le marxisme-léninisme construit sa doctrine autour de la figure du travailleur ouvrier, sans cesse taillé ou peint par les artistes du réalisme socialiste : celle-ci est ^à l'origine de la grandeur de l'URSS et maîtrise, par son travail, ^{considérée} l'outil principal de production. La mythification de l'ouvrier Stakhanov, dévoué à sa tâche, témoigne de la représentation de l'effort et du travail par le communisme comme origine de la force collective et de la richesse commune.

En parallèle, le travail, quoique pénible pour nombre de travailleurs, constitue la matrice du social et d'une société plus équilibrée. Il est ainsi devenu un facteur

d'espairs collectifs.

D'une part, le travail est apparu comme constitutif des rapports interindividuels, scandant les vies. Il est ainsi à l'origine d'identités collectives et de solidarités. Les mineurs, par exemple, constituent à partir de leur travail une véritable communauté de valeurs et font société. La chanson de Pierre Bachelet, "Au nord, c'était les Corons", souligne cette fierté des travailleurs de la mine, malgré des conditions de travail très défavorables. La persistance de cette chanson dans les trawées du stade Bollaert, où joue le RC Lens, témoigne de la constitution d'identités locales par le travail. De tels mouvements sont également recensés dans les campagnes à travers l'identité paysanne au XIX^e siècle.

D'autre part, le travail est à l'origine d'avancées sociales rendant les conditions de l'exercice professionnel moins terribles. Les constats dressés par Villemé dès 1848 et par de nombreux auteurs, tels Victor Hugo dans Les Misérables, conduisent à ^{engagés} une prise de conscience des mauvaises conditions de travail. Des mouvements en faveur des ouvriers sont alors constitués en Europe, tels le SPD en Allemagne ou le solidarisme de Léon Bougeois en France. Ce dernier s'inspire des solidarités ouvrières pour imaginer construire une société plus juste. Les conquêtes sociales, telles que l'arrêt des travail des enfants, la construction de la sécurité sociale et même le droit de vote des femmes en 1944, apparaissent être des conséquences de mouvements issus du travail, conférant une légitimité aux travailleurs.

*
* *

Le travail a été progressivement pensé et vécu comme un facteur de richesse collective, d'émancipation

individuelle et de progrès sociaux. Matrice de la société moderne, le travail devient ainsi moins pénible, pleinement reconnu et facteur d'espoirs pour soi-même et ses enfants. L'ouvrage d'Angus Deaton, La grande évasion, démontre les gains de bien-être, notamment en matière de santé, permis par la société du travail. Cependant, le progrès technique et la mondialisation sont apparus comme des facteurs renouvelant défavorablement le rapport au travail.

*
* *

Le XX^e siècle est marqué par des transformations ayant rendu le travail davantage aliénant, contribuant ainsi à une perte de sens et au développement d'un sentiment d'amertume dans la société (IPA).

Le progrès technique s'étant accéléré, les tâches réalisées apparaissent moins utiles et déshumanisées.

L'humain apparaît progressivement davantage soumis à une machine et ne peut constater l'utilité de son action dans la création finale de richesse. Dès la mise en place du taylorisme, décomposant la production en des tâches segmentées pour obtenir des gains de production, le travailleur est soumis au rythme des machines et ne contribue qu'à réaliser une mission de manière répétitive. Son caractère abrutissant et machinal est mis en images par Charlie Chaplin dans Les Temps modernes, son personnage étant progressivement inhumanisé. Le développement de nouvelles pratiques, telles celles d'Amazon dans ces entrepôts, témoigne d'un libre arbitre faible dans le travail. Le rapprochement de l'humain et de la machine provoque, ^{dès lors} une perte de sens pour les travailleurs.

La numérisation de l'économie accroît cette perte de sens, en permettant l'émergence d'une nouvelle catégorie de travailleurs indépendants, plus faiblement protégés socialement, ainsi que de nouvelles pratiques professionnelles. En effet, l'ubérisation de l'économie a accentué la tendance de

développement du travail indépendant, accompagnant le recul du salariat, appelant à une rénovation de la protection sociale de ces travailleurs, à défaut de laquelle les conditions de travail seraient dégradées de manière saillante. Par ailleurs, le développement du télétravail, s'il permet un équilibre vie professionnelle et vie personnelle plus adaptable aux besoins de chacun, est associé à la réduction des solidarités et des rapports collectifs. Cette réduction du rapport collectif au travail se traduit par une moindre convivialité et à un rapport plus réifié aux missions accomplies.

Or, comme l'échec du luddisme, mouvement ouvrier de destruction de machines bas de leur mise en place, ^{l'a prouvé,} il apparaît vain de s'opposer à ces transformations.

La mondialisation a contribué à la dégradation du rapport des individus au travail, renforçant le sentiment d'amertume.

Les effets du progrès technique sur D'une part, elle a renforcé la polarisation du marché du travail entre gagnants de la mondialisation, les travailleurs hautement qualifiés, et perdants de celle-ci, les travailleurs faiblement qualifiés (Autor, 2003). Elle a ainsi provoqué une perte de gains financiers de la croissance pour les classes moyennes des économies avancées (Milanovic, 2011). Elle a également conduit à la naissance de nouveaux travailleurs pauvres et précaires dans les secteurs agricole et industriels dans les pays en développement, notamment en Asie du sud et de l'est, auxquels la production mondiale est transférée. Elle provoque enfin une perte de capacités de négociation sociale des salaires en raison d'une pression à la baisse mondiale des salaires et d'une poursuite de la réduction des coûts de production.

D'autre part, elle accroît le développement d'une nouvelle précarité, se traduisant par une insécurité de l'emploi et une dégradation des conditions de vie. Cease et Deaton, dans un article nommé Morts de désespoir en 2024, met en exergue la perte d'années d'espérance de vie aux États-Unis par les

travailleurs faiblement qualifiés en raison de la perte de perspectives professionnelles et d'une augmentation parallèle de la consommation d'opiacés. Le développement d'une nouvelle précarité de l'emploi s'oppose aux nouvelles conditions favorables, y compris dans les économies en développement, de travail pour les plus qualifiés.

Ces tendances de transformation du marché du travail réduisent la perception positive de l'activité professionnelle pour une part importante des travailleurs, conduisant au développement d'un ressentiment, constaté par Cynthia Fleury dans Ci-gît l'amer, associé au développement de mouvements populistes et contestataires.

*

Face aux risques associés à un rapport au travail dégradé pour les individus et les sociétés, il pourrait naître d'une réévaluation du bien-être au travail et d'un renforcement du sens des métiers.

... un nouvel espoir, à travers l'activité professionnelle (IIB).

Ainsi, il conviendrait de constater les transformations du marché du travail pour améliorer le bien-être ou, du moins, réduire leurs effets négatifs.

Premièrement, il pourrait être encouragée une transformation des modèles sociaux au service de la qualité de vie des travailleurs. Pour ce faire, tel qu'Alain Supiot le préconisait dans sa conférence au Collège de France, Gardons 9. 14...

et mixité de l'état social, il s'agissait de reconnaître la protection sociale au primo des parcours professionnels, plutôt qu'en la rattachant à l'emploi. Dans cette perspective, des mesures de flexi-sécurité pourraient continuer à être déployées, celles-ci permettant de réduire les effets négatifs, notamment sur la santé (Aoulet, 2017), du chômage. En parallèle, les transitions professionnelles pourraient être encouragées, notamment pour les emplois détruits par le progrès technique ou la mondialisation. Les régions peuvent jouer à ce titre un rôle essentiel en accroissant leur financement à la formation professionnelle, tout en l'adaptant aux besoins de compétences du territoire.

Deuxièmement, il conviendrait d'améliorer les conditions de travail par un dialogue social renouvelé, pour que l'activité professionnelle puisse être associée au bien-être, et non à une punition terrible. Si les questions de temps de travail durant l'année ou la vie pourraient être considérées en permettant un choix accru des travailleurs, il apparaît indispensable d'améliorer la démarche de qualité de vie au travail (QVT). A cet égard, le développement de tiers lieux pour les télétravailleurs ou d'autres professions pourrait être encouragé en proximité, améliorant le bien-être et la solidarité. Les lieux développés par la Fédération hospitalière de France et des collectivités territoriales pour les professionnels de santé constituent des exemples répliquables.

Au-delà, il pourrait être pertinent de valoriser davantage les différents métiers et des pratiques vertueuses des entreprises pour renouveler le sens du travail. Les transitions écologique et démographique constituent des défis dont la réponse peut accroître les sentiments d'utilité et d'espace des travailleurs.

Les métiers du "soin" pourraient à cet égard être valorisés davantage, par la société et financièrement, dans le cadre d'une nouvelle éthique du care, développée par Joan Tronto. Ceux-ci rassemblent tous les métiers à forte utilité sociale, comme les professionnels de santé, de l'accompagnement social, de l'enseignement et de sécurité. Les pouvoirs publics ont d'autant plus intérêt à les valoriser que ces métiers sont fortement présents dans les secteurs dont ils ont la responsabilité.

Au-delà, la diversité et l'utilité des métiers pourraient être célébrées. Par exemple, une "fête des métiers" pourrait être organisée à intervalle régulier dans chaque département. Dans ce cadre, les "chefs d'œuvre" réalisés par les lycéens de la voie professionnelle pourraient être exposés.

Enfin, la transformation sociale des entreprises pourrait être encouragée. À cet égard, dans la suite du rapport Nolat-Sérant et de la loi Pacte, la responsabilité sociale et territoriale de celles-ci pourrait être développée, soutenue par les collectivités territoriales.

*

**

Le travail, conçu dans la modernité comme un levier d'émancipation individuel et de conquêtes collectives, apparaît confronté à de nouveaux défis. Ceux-ci portent en eux le développement d'un sentiment d'inutilité et du désespoir chez les travailleurs. Un nouveau "pacte social" reposant sur des solidarités renouvelées, amélioration des conditions de travail et une nouvelle éthique de l'utilité sociale des métiers est cependant susceptible de créer un rapport au travail plus positif. De plus, les transitions nécessitent une transformation des métiers et des compétences donnant un sens accru à des métiers souvent dévalorisés, tels ceux du bâtiment ou de l'accompagnement social, rompant avec un désespoir des professionnels de ces secteurs et encourageant une nouvelle fraternité. Charles Nicolle souligne à cet égard que "l'étude des maladies infectieuses nous enseigne que nous sommes tous frères, car un

même danger nous menace et que nous sommes solidaires
car une contamination vient de nos semblables? Peux-t-il
en être ainsi des transitions en cours.

Note de délibération : 16.5 / 20

Note de correction : 16.5 / 20

Critère	Corr. 1	Corr. 2	Points
Composition sur une question de la société contemporaine (Ép...	16	17	/ 20

Correction 1 :

Appréciation : Composition bien structurée, agréable à lire, nourrie de nombreuses références bien choisies. Le candidat prend le risque de faire quelques propositions.

Correction 2 :

Appréciation : Une copie bien étayée, nourrie de nombreuses références. On regrettera une conclusion non réellement écrite.

Harmonisation :

Appréciation :

"Il n'est pas de punition plus terrible que le travail inutile et sans espoir" Albert Camus
Dans quelle mesure cette affirmation peut faire écho au rapport au travail dans les sociétés contemporaines?

L'homme n'est pas fait pour travailler, la preuve, c'est que sa fatigue Marcel Pagnol, non sans humour, rappelle le lien fort qui existe entre le travail, la souffrance ou l'effort et l'homme.

de travail, entendu comme une activité humaine économique productrice de richesse, est aujourd'hui une valeur en crise dans nos sociétés contemporaines: la question de la réforme des retraites en France, mais plus généralement dans les autres démocraties occidentales ou les autres pays et sociétés dans le monde on constate une plus grande importance des enjeux d'emploi, du rapport au numérique, à l'autorité dans une entreprise, à la capacité à vivre "des fruits de son travail"...

Albert Camus partageait sans doute ce constat actuel puisque pour lui "Il n'est pas de punition plus terrible que le travail inutile et sans espoir".

de travail paraît, en effet, vain, ne produisant ni croissance ni fruits ou accomplissements personnels. Le travail sans aucun sens devient absurde. Il est "sans espoir" c'est à dire sans attente d'une fin (qu'il s'agisse de la retraite ou de l'heure de débaucher) sans horizon perceptible, sans l'espérance d'une ascension sociale par l'effort et même sans désir, marquée par la pénibilité physique ou mentale.

Pour l'auteur de Retour à Tipaza, l'aliénation du travail est d'origine presque divine, c'est une question ontologique intimement liée à la nature de l'homme que l'individu ne peut conjurer qu'en se satisfaisant de son sort à la peine "Il faut imaginer Sisyphe heureux" (Albert Camus, Le Mythe de Sisyphe).

Aujourd'hui, la crise du travail rejoint la crise "de la valeur travail" c'est à dire de la place accordée à l'effort et au mérite dans son activité

professionnelle quotidienne mais aussi tout au long de sa vie. Avec la disparition des corps intermédiaires comme les syndicats, la crise de l'autorité ^{du patron} et de l'éducation ^{à un mètre}, les progrès techniques rapides et les aspirations sociales à une vie "hors du travail", comment surmonter aujourd'hui la crise de sens qui affecte aujourd'hui le travail dans les sociétés contemporaines ? Est-il possible de construire un nouveau rapport au travail plus équitable et soutenable ?

Si le travail s'impose comme la valeur cardinale des sociétés contemporaines, les récentes évolutions technologiques ont substitué au rôle émancipateur du travail l'aliénation des travailleurs (I). Face aux risques multiples engendrés par la crise du travail susceptibles de remettre en cause la démocratie, les sociétés contemporaines sont confrontées au défi de trouver de nouvelles valeurs cardinales et d'imaginer un travail plus inclusif capable d'intégrer et d'émanciper de nouveau les hommes (II).

Si le travail s'impose comme la valeur cardinale des sociétés contemporaines, les récentes évolutions technologiques ont substitué au rôle émancipateur du travail l'aliénation des travailleurs.

Le travail s'est imposé comme la valeur cardinale des sociétés contemporaines et est à l'origine de leur prospérité.

Alors que le travail est initialement un moyen de subsistance, l'époque moderne en fait un instrument de recherche de la richesse. Dans les sociétés anciennes, la place accordée au travail est ambiguë, à la fois malédiction divine imposant de souffrir pour gagner sa subsistance et moyen de contrôle social. La Genèse décrit dans le mythe fondateur de la création du monde et la Chute d'Adam et Ève le travail comme une punition divine "Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front". Le travail est impératif pour vivre mais par nature pénible. C'est également un moyen de contrôle social. Au Moyen Âge, la société se structure selon l'activité des individus en trois ordres : les orateurs, bellatores et laboratores (Georges Dumézil, La division fonctionnelle des sociétés indo-européennes)

Emile Durkheim considère d'ailleurs la division du travail et la spécialisation des tâches comme l'élément caractéristique de passage d'une société organique vers une société mécanique (Cours de sociologie). Cependant, malgré le caractère structurant du travail dès les premières sociétés, ses dernières se caractérisent par un rôle important accordé au non-travail (otium). Les loisirs ou les jours fériés sont relativement nombreux et marquent la division du temps entre travail et repos sans logique de production à tout prix. L'artisanat est valorisé comme une activité respectée et porteuse de valeurs positives "Il fallait que le botan de chaire soit bien droit, non pour le patron, non pour la clientèle qui est l'âme du patron mais pour le travail bien fait en lui-même" (Charles Peguy, à Argent, 193). A l'époque moderne, toutefois, le travail devient un moyen d'accumuler des richesses. A la fin du Moyen-Age, pendant la Renaissance les marchands se transforment progressivement en capitaines d'industries (Jean Favier, de l'or et des épices, naissance de l'homme d'affaire au Moyen Age). Les économistes classiques théorisent le travail comme une fonction de production avec le capital à l'origine de "la richesse des nations" (Adam Smith). L'industrialisation naissante est alors soutenue par le pouvoir politique qui accroit sa puissance avec l'enrichissement national. A la Révolution, la Convention proclame la liberté économique en supprimant les anciennes corporations (loi de Chapelier, décret d'Allarde, 1791) et en développant l'instruction susceptible de fournir aux industries des ouvriers compétents (Nicolas de Condorcet, Cinq mémoires sur l'instruction publique, 1791). L'ordre public économique est assuré par l'Etat qui n'hésite pas à briser les grèves et les manifestations par la troupe comme l'illustre Emile Zola dans Germinal.

Le travail comme instrument de richesse est une logique renforcée à l'époque contemporaine où les progrès économiques et sociaux concourent au travail un caractère émancipateur ouvert à tous. La critique du travail moderne portée par des socialistes comme Louis Blanc ou les marxistes (de Manifeste du Parti Communiste, 1848) ne parvient pas à construire un autre système. Pour Alexandre Kojève (Marx est dieu et Henry Ford est son prophète) le taylorisme et l'octroi de salaires plus importants aux ouvriers ont permis la création de la société de consommation qui surpasse les contradictions internes et les critiques du capitalisme. Après la Seconde Guerre mondiale, le développement de la sécurité sociale (ordonnance d'octobre 1945) concourt la sécurité pour tous et le partage des fruits de la prospérité. Pour Ambroise Cuzat "la retraite ne sera plus l'anticipation de la mort mais le début d'une nouvelle période de la vie". La protection sociale est alors attribuée à un travailleur salarié et ses agents droits en échange de cotisations sur son salaire. Ce modèle de partage est fondé sur le travail. Le travail assure également à tous un rôle émancipateur. Avec les "Trentes Glorieuses" (Jean Fourastié) on

assisté à la naissance de la figure de l'ouvrier spécialisé qui remplace le prolétaire. C'est également le développement de l'idéal méritocratique avec la démocratisation de l'enseignement supérieur et la diffusion par le Soft Power (Joseph Nye, Band to lead) du "self-made man". Le travail est enfin un espace de sociabilité grâce à l'encadrement des travailleurs aux seins de syndicats ou partis politiques puissants qui disposent de leurs propres journaux, colonies de vacances ou fonds de solidarité.

Ainsi, le travail apparaît dans la construction de nos sociétés contemporaines une valeur cardinale. Le travail est source de prospérité, c'est à dire à la fois de existence ou richesses et de bien-être. Il imprime son marque en devenant la référence de l'Etat à la construction des partis ou des organismes de protection sociale et constitue ainsi chez les individus une identité d'appartenance forte et source de fierté.

Or, ces évolutions techniques et les mutations économiques récentes ont substituées au rôle émancipateur du travail la réification des travailleurs, source d'un mal-être marqué par l'abitude.

Le progrès technique récent a transformé rapidement le marché du travail plus rapidement que la société ne pouvait s'y adapter. Le progrès technique contemporain a modifié le marché du travail par la désindustrialisation et la tertiarisation. La mondialisation est d'abord causée par des innovations techniques comme les conteneurs, le commerce maritime et les technologies de communication. Elle conduit à la désindustrialisation des économies développées et la disparitions de nombreux emplois et l'apparition du chômage de masse. De plus, les progrès de l'informatique plus récents ont permis la naissance de l'économie de plateforme avec non plus des salariés mais des auto-entrepreneurs. Cette "ubérisation" conduit à la polarisation du marché du travail entre d'un côté, les cadres qui travaillent dans l'économie de la connaissance et de l'autre, des travailleurs précaires (ouvriers, femmes de ménage, caissiers...) avec des métiers physiques et pénibles. Le développement encore incertain de l'intelligence artificielle (IA) et des modèles de langage ("Chat GPT") est susceptible de renforcer l'automatisation des métiers intermédiaires et de creuser davantage le marché de l'emploi, au détriment des "emplois de qualité" (Dani Rodrik et Stefani Stantcheva, Rapport Blanchard-Tirole, juin 2021). Ces derniers sont caractérisés par de fortes compétences moyennes, bien payés, source de progression de carrières et stables comme les ouvriers spécialisés d'usine. La société ne s'est pas adaptée aussi vite que le marché du travail à ces transformations structurelles. L'Etat-Providence est victime d'une crise des financements avec le chômage de masse (Pierre Rosenshwan, La Cuisse d'or - L'Etat Providence, 1981) et développe alors des politiques d'activation des indemnités non plus en fonction des droits mais des devoirs de l'assuré.

(Alain Supiot, Le travail n'est pas une marchandise, 2016). Par exemple, le Revenu de Solidarité active (RSA) versé par les départements a vu son coût augmenter fortement au point d'envisager, après une expérimentation, sa recentralisation au niveau national et sa conditionnalité à "des actes positifs de recherche d'emploi ou d'insertion sociale". De plus, les syndicats et les structures sociales qui rythmaient la vie au travail ont perdu leur poids politique. Ce sont désormais les firmes transnationales et non les groupes d'organisation professionnels qui dialoguent avec l'Etat ou les collectivités avant de s'établir.

(Philippe Lejeune, La construction de l'entreprise comme acteur politique de 1995 à nos jours)

L'individu désormais aliéné dans son travail et précaire économiquement et humainement développe une forme de mal être absurde. La place de l'individu sur ce nouveau marché du travail est bouleversée. La méritocratique source de sélection sur le mérite et les capacités seules s'est mue en compétition pour la "lutte des places" (Vincent de Goulyon, La lutte des places) et contribue, pour les élèves rejetés du système à nourrir un sentiment de culpabilité (Alain Ehrenberg, Le culte de la performance). Pour les travailleurs en emploi, l'extrême spécialisation des postes avec la division internationale du travail conduit à une perte de sens et de fierté caractérisée par l'augmentation de pathologies mentales du travail comme le "burn-out" (surmenage), ou la dénonciation des "bullshit jobs" ("job à la con") qui paraissent inutiles à la société et absurdes même pour leurs titulaires. Toutefois, tous les individus ne sont pas affectés de la même manière par les évolutions du travail, contribuant ainsi à fragmenter davantage la société. Les seniors dans les entreprises ont négocié des conditions de travail favorables au détriment des jeunes (le dilemme insider-outsider dans les entreprises). Alors qu'en 1970 on tenait gagnant 20% de plus qu'une femme en 1970, l'écart de salaire est désormais de 40%. La précarité pèse surtout sur les jeunes puisque 70% des emplois créés chaque année sont des CDD. Le marché du travail clive également d'autres formes d'inégalités que générationnelles. Les femmes restent sensiblement désavantagées dans l'emploi à cause de la charge domestique inégalement répartie (François de Singly, L'injustice ménagère, 2008) ... 19.

la crise sanitaire a révéler la division ethnique et économique des emplois. Les postes physiques, sans possibilité de télétravailler et souvent mal payés sont occupés par des populations d'origine étrangères en plus forte proportion. Enfin, l'éducation, notamment en France, reste profondément inégalitaire et accorde au diplôme une importance surdimensionnée qui reste significative en rémunération vingt ans après les études (François Dubet, Pour une école juste).

Ainsi, les évolutions techniques transforment le travail plus rapidement que la société ne peut s'y adapter. Le travail objectifié le travailleur qui souffre de la disparition du sens de son œuvre ainsi que de la recrudescence des inégalités d'accès à l'emploi.

Face aux risques multiples engendrés par la crise du travail susceptibles de remettre en cause la démocratie, les sociétés contemporaines sont confrontées au défi de trouver de nouvelles valeurs centrales et d'imaginer un travail plus inclusif capable d'intégrer et d'émanciper de nouveau les hommes.

L'absurdité du travail alimente d'autres fragilités des sociétés contemporaines menaçant leur équité et leur stabilité.

Puisque la société a pour pilier le travail, la fragilisation est susceptible de renforcer d'autres problèmes sociaux. Les sociétés contemporaines sont confrontées à une dégradation de la qualité de vie en lien avec la crise du travail. Tout d'abord, crise du travail et crises sanitaires semblent entretenir des liens entremêlés. L'épidémie d'obésité dans les pays développés est corrélée avec le revenu moyen. L'enquête "Obépie" estime que 25% des travailleurs aux Smic sont obèses (Gabrielle Reydier, On ne naît pas gros, 2014). Plus inquiétant encore, la moitié des travailleurs pauvres américains au chômage sont sous traitement d'anti-douleurs aux États-Unis. La crise des opioïdes rejoint ainsi la crise sociale dans les États désindustrialisés conservateurs. Cette population est ^{plus} sujette aux suicides, "morts de désespoir" (Angus Deaton, Anne Case, Les Morts de désespoir, 2022). La crise du travail a ainsi des conséquences sur l'urbanisation et notamment les difficultés pour les travailleurs modestes à se loger dans les métropoles.

dynamiques. Southwood et Bowman ('The housing theory of everything' - la théorie universelle du logement) attribuent aux difficultés des travailleurs à rejoindre les villes les plus attractives presque tous les problèmes sociaux actuels : écologie à cause des transports, inégalités avec la concentration de patrimoine et des loyers, vieillissement de la population avec la baisse du taux de fécondité faute d'espace pour avoir plusieurs enfants ... Enfin, le travail et la recomposition affectent les identités locales. Jérôme Fourquet (La France sans visage, 2021) décrit les villes d'Eulam et Vittel dont la production d'eau de source qui employait autrefois les habitants a arrêté de subventionner les clubs de football local après leur rachat par une firme internationale. L'identité et la fierté des travailleurs et citoyens de voir leur usine investir la vie locale laisse désormais un vide. Les sociétés contemporaines sont également confrontées à un refus du travail. Après des jeunes, le rejet du travail est surtout inspiré par des idéaux écologiques à travers des figures médiatiques comme Camille Chénne ou des actions comme l'appel des diplômés d'Agro-Paris-tech à refuser des postes dans les grandes entreprises responsable du dérèglement climatique. Après des populations jeunes, le rejet du travail s'incarne surtout dans l'opposition aux réformes de retraites ou dans la crise des gilets jaunes dans les territoires (Christophe Guilly, Le temps des gens ordinaires, 2020)

Les clivages de plus en plus importants dans la société renforcent les inégalités et sont susceptibles à terme de menacer le modèle démocratique. La crise liée au travail nourrit les colères populaires. Romain Gary dans son roman Chien Blanc (1970) décrit une émeute à l'encontre de la "Société de provocation" capable d'accumuler des richesses devant un groupe pourtant précaire. Les écrivains dénoncent également une certaine hypocrisie du phénomène des "transclasses" : doit d'être un modèle de réussite méritocratique pour Nicolas Mathieu (Le manuscrit, 2022) ou la prix Nobel de littérature Annie Ernaux, les transclasses sont surtout ultraminoritaires et servent en réalité à justifier le système social actuel indépendamment des efforts ou du travail fournis. Dès lors, le travail nourrit la révolte. Des mouvements populistes contemporains s'appuient sur la colère des travailleurs - pauvres, le nouveau visage de la pauvreté à des fins électorales contre les immigrés, les femmes ou les intellectuels. La démocratie apparaît ainsi menacée lorsque ses citoyens perdent l'impression qu'ils progressent. La démocratie est contaminée par la réduction de contre-modèles autoritaires qui ont la faveur des classes populaires (Christophe Guilly, Le temps des gens ordinaires, 2020) comme la démocratie "illibérale". De fait comme du théoricien du complot ou d'une révolte du peuple contre les élites (Michael Young, Down of Meritocracy) apparaît ainsi comme un risque contre les démocraties contemporaines.

Ainsi, l'absurdité et les recompositions du marché du travail ont des conséquences importantes sur les sociétés contemporaines et fait courir le risque de fractures.

sociales. Dès lors, les sociétés doivent prendre acte des évolutions du rapport au travail, les accompagner et surtout construire un rapport au travail plus équilibré et juste.

Les sociétés contemporaines sont confrontées au défi d'imaginer un nouveau rapport au travail pour le rendre moins central dans la société et de renforcer en parallèle son inclusivité pour renouer avec sa dimension émancipatrice.

Les sociétés contemporaines doivent imaginer d'autres valeurs structurantes que la performance économique individuelle. En préférant parler d'activité plutôt que de travail, la société peut élargir son rapport avec les citoyens. Le passage d'une société de l'État providence à une société du "care" inspirée des théories féministes sur l'importance du "prendre soin" permettrait de remettre la solidarité des individus au centre des débats plutôt que la question de leur utilité économique (Serge Guérin, Du care à la retraite accompagnée). La reconnaissance d'un véritable statut d'aïeule par la branche famille de la sécurité sociale serait une manière de valoriser une activité socialement utile mais hors du champ du travail. La valorisation des expériences hors du travail est également appelée de ses vœux par Dominique Méda (Le travail, une valeur en voie de disparition). Les retraités, bien que ne travaillant plus, contribuent au "quart secteur" c'est à dire les associations, les partis, l'entraide locale. Ces mesures ne sont pas incompatibles avec le soutien de l'activité sans toutes ses formes par exemple en développant les transports ou la gratuité ou l'offre de logements sociaux afin qu'une diversité de population puisse occuper une diversité d'emplois. Les sociétés doivent également réfléchir leur vision méritocratique actuelle en accordant plus d'importance aux vertus qu'aux capacités scolaires ou économiques. La méritocratie actuelle est caractérisée par une "cécité morale" (Michael Jendel, Justice, 2008), le bien commun n'est pas valorisé par les états. En prenant davantage en considération les accomplissements et les réalisations personnelles dans les parcours professionnels les évolutions de carrières paraissent plus justes. La redistribution économique est importante également pour distinguer davantage l'activité de la rémunération. Une solution radicale comme le revenu universel proposé par Bernard Friot est peu réaliste mais un effort sur la tarification sociale de l'eau (Loi Brottes) ou en faveur des hausses d'impôts peut déjà être envisageable (Thomas Piketty, Le Capital au 21^e siècle, 2013).

Le travail reste nécessaire cependant à l'accomplissement des individus et doit alors devenir plus inclusif pour renouer avec sa dimension émancipatrice. Une éducation plus performante pour les élèves, sans complaisance sur leur nouveau final à l'entrée des études supérieures apparaît souhaitable (Jean-Paul Brighelli, La fabrique du citoyen, 2005). De même, développer l'orientation dynamique des jeunes et des candidats à une reconversion est une piste envisageable. Le régime du

Cycle professionnel (qui rassemble 30% des élèves) annoncée pour la rentrée 2028 va dans le sens d'une intégration plus progressive au marché du travail mais au détriment d'heures de cours sur les matières fondamentales. L'usage de compte personnel de formation et la dévalorisation du compte personnel pénibilité permettraient prévenir l'usure. Enfin il convient de refaire du travail un vecteur d'épanouissement et de richesse. Alain Supiot préconise de développer l'usage de la démocratie locale dans les instances de l'entreprise (Le travail n'est pas une marchandise, 2016). Le renforcement du pouvoir des syndicats par exemple par l'octroi à chaque salarié d'un "chèque syndical" comme la société Axa le réalise peut permettre de redonner au travailleur la possibilité d'agir concrètement au quotidien sur son travail.

En définitive, alors que le travail constituait le fondement des sociétés contemporaines, il apparaît aujourd'hui de nouveau altéré et obscurci en cause des mutations sociales et techniques. Le désalignement entre la nature nouvelle du travail et les attentes des individus contribue alors à générer de la souffrance.

La société doit alors incarner un nouveau rapport au travail plus équilibré et inclusif par refaire de ce dernier "une joie" (Simone Weil, Journal d'usine)

